

numéro
15

juin 2011

Le petit Babillard illustré

A la recherche des traces du passé
de nos villages.

2,50 euros

*Frais d'envoi, de distribution
ou de mise à disposition inclus.



Le
dossier

Charnie, terre d'asile, terre de liens

et aussi...

Etival, un cadeau de la Charnie

Son et lumière autrefois
à Sainte-Suzanne

Le petit poste et Radio Mayenne

La veillée de pommé à Beausoleil

Là où il fait bon vivre

A l'occasion de son 50^e anniversaire, l'organisation de coopération et de développement économique (OCDE) a présenté « Vivre mieux », un nouvel indice visant à mieux mesurer et rendre compte du niveau bien-être dans chaque pays. Chacun connaît le fameux PIB, critiqué dès 1968 par Robert Kennedy, comme le rappelait récemment le journaliste Patrick Lefebure* parce qu'il ne prend pas en compte la santé de nos enfants, la qualité de leur éducation, ou le plaisir qu'ils prennent à jouer ; il n'inclut pas la beauté de la poésie ou la force de nos mariages, l'intelligence du débat public ou l'intégrité des

dirigeants... bref, il mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut d'être vécue.

Depuis le début de notre aventure nous n'avons cherché ni à nous réfugier dans le passé en déplorant le présent ni à rejeter hier en idéalisant l'avenir. Nous avons tout simplement choisi de faire le lien entre passé et présent et proposé à chacun de transmettre, parmi ses souvenirs, ceux qui nous ont permis, depuis sept ans, de construire avec vous l'histoire des gens et des villages de la Charnie. Sans vouloir édulcorer le passé de notre petit pays, vos récits, vos témoignages, n'en retiennent que ce qui aide à vivre mieux ici. Grâce à vous donc, ce 15e numéro peut

poursuivre la démarche et pour preuve supplémentaire de l'utilité de maintenir le lien entre hier et aujourd'hui, le dossier *Charnie, terre de liens* fait non seulement écho au travail de l'OCDE, qui a retenu le *lien social* dans ses onze critères pour dire là où il fait bon vivre, mais il rejoint aussi les objectifs 2011 de l'Année européenne du bénévolat et du volontariat ainsi que ceux de la Grande cause nationale 2011, *pas de solitude dans une France fraternelle*.

Et si la France, l'Europe, n'étaient rien d'autre qu'une mosaïque de pays, comme notre Charnie ? F. B.

**mercredi 25 mai 2011 L'éco du jour Patrick Lefebure france inter

Par les Ateliers d'histoire de la Charnie (en Mayenne et Sarthe)



*Torcé-Viviers,
le village aux trois clochers.*



Deux monuments réunis.

179 au compteur

Antonio Albesa, Damien et Tanja Barrier, Nicole Beaulieu, Marie-Thérèse et Jean-Pierre Blanchet, Guy Barrier, Josette Chapron, Annick et Jean-Paul Chauveau, Suzanne et Françoise Demé, Christine Dily, Véronique et Philippe Drouard, Madeleine Dufour, Jean-Louis et Patricia Echivard, Simone Foubert, Bernard Huchedé, Edith Lecomte, Gilbert Leroux, François Montaroux, Laurène Nédélec, Linda et Colin Pond, Gérard Porquet, Daniel Prieur, Loïc Richer, et Sylvie la factrice

sont venus rejoindre les 149 auteurs/realisateurs des 14 numéros précédents du Petit Babillard illustré. Ce journal n'existerait pas sans eux. Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie les remercie chaleureusement.

L'édito

L'esprit de clochers

Parlant des trois paroisses qu'il avait administrées avec son frère Paul, l'abbé Augustin Ceuneau écrivait en 1945 dans l'avant-propos du fascicule qu'il venait de publier sous le titre *L'ermite Saint Alléaume et la forêt de la Grande Charnie* « *Oui, nous avons aimé l'histoire de ce coin curieux de la Charnie, et son passé historique revivra un jour, si Dieu le permet, dans une étude déjà très avancée.* »

Mais il semble que l'abbé Augustin Ceuneau n'ait pas pu finir de rédiger les *Trois pays de la Charnie : Torcé, Viviers et Blandouet*. Pour cet homme, comme avant lui l'abbé Angot, s'intéresser à l'histoire des lieux et des gens étaient certainement autant une quête spirituelle qu'un passe-temps intellectuel, quelque chose permettant de s'élever et d'aller au-delà des limites de nos vies, de nos territoires, de dénoncer le caractère vain des querelles de clochers et de prôner l'union. Mais en 1945, Internet n'existait pas et l'Europe sortait d'un nouveau conflit. Quel rapport avec les limites et les querelles ?

A l'heure d'Internet, écrivait Eric Maerten dans un éditto de la France Agricole*, *le sentiment d'appartenance locale ne se dément pas et prend des formes diverses, de moins en moins conservatrices et de plus en plus dynamiques, l'attachement au terroir devient une source d'échange et d'irrigation lorsqu'il est partagé. Concilier l'identité locale et l'ouverture au monde reste sans doute un des meilleurs gages de vitalité pour les communes rurales.* Quant à l'Europe, cinquante-cinq ans plus tard, pour la première fois de son histoire, elle se dotait d'une devise, morale : *Unie dans la diversité*, dont le portail Internet** de l'UE dit qu'elle caractérise la manière dont les Européens se sont rassemblés, en créant l'Union européenne, pour œuvrer en faveur de la paix et de la prospérité, s'enrichissant ainsi des diverses cultures, traditions et langues du continent.

Internet, l'Europe, bien présente dans le dossier *Charnie, terre de liens*, deux raisons pour nous aider à promouvoir un nouvel esprit de clochers et pour nous réjouir de voir celui de Saint-Léger-en-Charnie se dessiner à travers la fenêtre des Ateliers d'histoire... Une nouvelle chance pour faire revivre ce passé historique si cher à Augustin Ceuneau. *Frédéric Baudry, Blandouet (53)*

*n°3344 du 23 juillet 2010,

** http://europa.eu/about-eu/basic-information/symbols/motto/index_fr.htm

Les actualités

Dans les boîtes à courrier

Courriel du 29 décembre 2010

Bonjour, je ne sais pas si cet e mail est encore valide. Je suis Loïc Richer et j'ai effectué de nombreuses recherches généalogiques qui m'ont conduites à plusieurs ancêtres de Blandouet. Notamment un notaire royal Pierre Pommier qui y vivait au 17^e.

J'aimerais beaucoup trouver la maison où il vivait mais je ne sais si une recherche aurait déjà été faite la dessus sur certaines des maisons les plus anciennes de la commune ? Il est dit inhumé dans l'église, savez-vous si des pierres tombales existent encore ou sont lisibles dans l'église ?

Merci beaucoup par avance pour votre réponse et meilleurs vœux pour la nouvelle année qui vient !

Loïc Richer, Le Mans (72)

La relance de la messagerie ateliersdelacharnie@free.fr et du site de la pierre babillardre <http://ateliersdelacharnie.free.fr/> sont la priorité des Ateliers d'histoire de la Charnie pour le second semestre 2011. Merci pour votre patience et votre compréhension et @ bientôt !

Merci pour votre journal qui me rappelle tant de souvenirs. Meilleurs vœux à tous. Suzanne Aristée, Venables (27940)

Le 12 décembre 2010

Aux membres du « Petit Babillard illustré » Toujours beaucoup d'émotion et d'admiration à la lecture du Petit Babillard et tous les encouragements à cette équipe de bénévoles qui œuvre afin que la mémoire de nos villages et d'une région perdure. Bravo !

Christine Dily, Gruffy (74540)

Le 30 décembre 2010

Bonjour à toute l'équipe du Petit Babillard Je vous adresse dès maintenant mon chèque pour les prochains numéros, pour être sûre de ne pas oublier. Votre champ de travail s'est élargi et, par chance, ce sont des endroits qui ont nos souvenirs familiaux. Saint-Denis-d'Orques (les Fournier) Sainte-Suzanne (Le Ridray avec les Chaumont) sans compter toutes les communes aux alentours d'où sont partis mes ancêtres.

Merci pour tout votre travail de recherche. Bonne continuation à tous dans l'attente du n°15 et mes meilleurs vœux pour 2011. Marie-Jo Gallay, Pommiers-Moulons (17130)

Je lis avec beaucoup de plaisir vos « Petit Babillard ». Je suis originaire de Sainte-Suzanne. J'ai aimé le reportage de Roger Lépine, quant à Fernand Bourdin, il habitait grande rue, je passais matin et soir devant son magasin en allant à l'école. Vos articles des environs m'intéressent aussi. Que de souvenirs me reviennent en mémoire ! Continuez. Bien cordialement.

Simone Foubert, Saint-Georges-Buttavent (53)

Bonne et heureuse année 2011 à toute l'équipe. Catherine Tchersky-Müller, Montestruc-sur-Gers (32)

En ce début 2011, que nous vous souhaitons heureuse et sereine, que vos projets se réalisent et que le petit Babillard perdure. C'est avec un réel plaisir que nous découvrons chaque parution. Les articles développés sont toujours très intéressants.

Marie-Thérèse et Jean-Pierre Blanchet, Orléans (45100)

Je vous remercie de m'avoir apporté le Petit Babillard dans ma boîte à lettres. Je vous adresse mes meilleurs vœux et une très bonne année 2011. Bravo à toute l'équipe du P. B. pour les articles de Blandouet.

Simone et Annie Marsouin, Laval (53)

Merci infiniment pour le petit Babillard et pour les autres à venir. Bonne fin d'année 2010. Souhaitons que l'année 2011 sera encore meilleure. A bientôt de vous lire.

Daniel Prieur, Vaiges (53)

Erratum

Rectificatif sur le petit Babillard n°13

Dans la rubrique **A nous le souvenir**, nous avons omis certains noms ou fait paraître des noms erronés.

Sur la liste **Prisonniers de guerre de Saint-Denis-d'Orques** il fallait lire : Brossard Alexandre, classe 1931 ; Richet Gabriel, classe 1931 ; Renoult Louis, classe 1929 ; Dodier Paul, classe 1929 ; Morin Henri, classe 1929. Sur la liste **Déportés du travail obligatoire** : Péard Romain.

Nous regrettons vivement ces erreurs ou omissions et présentons nos excuses auprès des familles.

Le comité de rédaction du Petit Babillard illustré.

Le petit Babillard illustré et les Ateliers d'histoire de la Charnie dans la presse

Chemiré-en-Charnie

Le petit babillard raconte le passé en Charnie



Ouest-France Sarthe

Chemiré-en-Charnie

Les Ateliers d'histoire de la Charnie se portent bien



Le Maine Libre
Samedi 12 février 2011

Le bureau des Ateliers d'histoire de la Charnie a présenté le programme 2011.

Grand merci !

A quelques semaines d'intervalle, deux récompenses ont été accordées aux Ateliers d'histoire de la Charnie, par la fondation Créavenir, avec la caisse de crédit mutuel d'Evron et par le club Initiatives sociétaires de l'agence BPO du Nord Mayenne. A ces opérations de mécénat sont venues s'ajouter les subventions des communes de Sainte-Suzanne, Saint-Denis-d'Orques, Torcé-Viviers-en-Charnie et Chemiré-en-Charnie.

Au début de notre aventure nous avons déjà été récompensés par la fédération départementale des aînés ruraux et par la caisse du crédit agricole de Vaiges et la commune de Blandouet, là où les ateliers sont nés, nous a fidèlement versé une subvention. Tout en restant fidèles à nos valeurs, nous avons pu ainsi maintenir inchangé le prix de vente du Petit Babillard illustré. Mais malgré ces soutiens nous touchions à nos limites. Avec l'élargissement des ateliers de Blandouet à la Charnie - que vous semblez avoir apprécié et qui apporte à notre équipe une richesse et une motivation nouvelles - un équipement minimum est apparu indispensable pour poursuivre le recueil, le partage et la transmission de vos souvenirs, témoignages et documents. Nous avons donc sollicité les mécènes et les collectivités intéressés par notre démarche. A présent nous sommes très heureux de pouvoir dire un grand merci à tous nos soutiens, d'hier et d'aujourd'hui.

Merci aussi à vous, lecteurs bienfaiteurs ou à vous qui offrez autour de vous des exemplaires de votre journal.

L'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie



Jean-Claude Dorizon, trésorier des Ateliers d'histoire de la Charnie, reçoit le chèque remis par Jacques Sanson, directeur du crédit mutuel d'Evron au nom de la fondation Créavenir.

Remise de chèque par le club initiatives sociétaires de l'agence de la BPO Nord-Mayenne.

Après-midi photos-souvenirs du samedi 26 mars à Chemiré-en-Charnie

Pendant la guerre, les gars venaient d'Evron en vélo, il n'y avait plus de pneus, ils roulaient sur les jantes.

Un tel événement méritait bien une réunion préparatoire à laquelle la presse locale fut conviée afin d'assurer la promotion de l'animation.

Tout était fin prêt pour le grand jour. L'exposition sur le thème de la communication comptait bon nombre de documents écrits (journaux, bulletins, magazines...) et d'objets qui ont accompagné notre jeunesse (la vôtre et la mienne n'étant pas forcément identiques !) : postes radiophoniques, transistor et sa sacoche, appareils photos, machine à écrire sur laquelle on « tapait » un texte, phonographe et tourne-disque (mono) sur lequel un 33 tours de Bourvil assurait le fond musical... Quelques poèmes sont affichés sur les murs : *Tel le facteur Cheval, Je suis publi-vivore...*

Le public arrive de Blandouet, de Chemiré, de Saint-Denis d'Orques et d'ailleurs....La séance photo-souvenirs déclenche les commentaires : *Ah, j' la reconnais ben, c'est la Madeleine Lucet, c'était not'factrice. Tu sais à Torcé aussi, il y avait du cinéma ! Ou plutôt non, c'était à Viviers, dans l'ancienne école au carrefour de la route de Blandouet. Ils faisaient aussi du théâtre, c'étaient les instits qui montaient le spectacle. Le curé aussi faisait de théâtre. Pendant la guerre, les gars venaient d'Evron en vélo, il n'y avait plus de pneus, ils roulaient sur les jantes. Je me souviens, on y allait avec le père Harreau, je lui tenais la main ... Moi, j'allais au cinéma à Saint-Symphorien, dans l'autre Charnie ! C'est le curé qui gérait la salle. Le premier film que j'ai vu : *Le jour le plus long*, en 1962.*

Chemiré-en-Charnie

Ateliers de la Charnie : la veillée se prépare



Les bénévoles font l'inventaire des objets présentés lors de l'exposition de samedi prochain.

En l'absence de Nelly Dorizon, la pro du quiz, c'est Frédéric Baudry qui présente : histoire des radios, télégraphe de Chappe, la Poste... Nous avons des ex aequo ; c'est Josiane Réauté qui repart avec une coupe de primevères sentant bon le printemps!

Nos témoins prennent ensuite la parole : Laurent Desprez, journaliste et rédacteur en chef de FR3 Le Mans puis Rennes, nous parle de la naissance de la télévision régionale. Bernard Christin, animateur, nous conte la belle aventure de France Bleu Mayenne. Ludovic Marcadé, fondateur du site www.tvmayenne.com nous explique sa démarche et ses objectifs. Trois interventions très intéressantes qui ont captivé le public. Et puis, parce que tout finit en chansons, nous avons fredonné, chantonné, repris à pleine voix plusieurs couplets sur notre thème du jour : *L'informatique* (sur l'air de j'suis pas bien portant), *V'là l'facteur*, *Papa Tango Charlie*, *Le téléphone*, *Deux minutes trente-cinq de bonheur*, *Le téléphone pleure...* Un'bolée de cid' et une part de gâteau fait maison par Renée Renard et moi-même concluaient cet après-midi sympathique.

Ce fut aussi l'occasion d'une rencontre avec monsieur Rondeau, collectionneur de cartes postales originaire de Chemiré, qui a mis sa collection à disposition des Ateliers d'Histoire de la Charnie. Nous le remercions au même titre que toutes les personnes qui ont prêté du matériel et des documents pour l'exposition. *Martine Letourneur-Guittet.*

NB : Cette exposition sera à nouveau présentée lors de la fête de la Saint-Gilles, à Chemiré-en-Charnie, les 3 et 4 septembre 2011.

Le quiz sur l'information et la communication autrefois en Charnie et au-delà !

Les questions du quiz

Question 1 - Radio Mayenne a ouvert son antenne un 16 juin. Était-ce :

- A - en 1980
- B - en 1981
- C - en 1982

Q.2 - Les prévisions météo étaient assurées, cette année-là, par un agriculteur : Marcel Gibon. Quel était son surnom ?

- A - la grenouille
- B - Papy Météo
- C - Monsieur Météo

Q.3 - Le créateur de Radio Mayenne était animateur sur France Inter avant de créer la radio. Il s'appelait :

- A - Roland Baudrier
- B - Jacques Bouteloup
- C - Daniel Hamelin

Q.4 - Le premier Noël a été célébré en direct d'une église abbatiale qui avait besoin d'une sérieuse restauration. Était-ce :

- A - à Evron
- B - à La Roë
- C - à Clairmont

Q.5 - Lors des jeux olympiques de 1980, le correspondant de Radio Mayenne était un sportif engagé dans la compétition. S'agissait-il de :

- A - Marc Madiot le cycliste
- B - Jean-Claude Bouttier le boxeur
- C - Yves Dreux le jockey

Q.6 - Combien coûte un timbre pour une lettre pesant entre 20 grammes et 50 grammes vers la France métropolitaine ?

- A - 58 centimes
- B - 95 centimes
- C - 1,02 euro

Q.7 - L'invention du télégraphe de Claude Chappe s'est d'abord appelée :

- A - le monographe
- B - le tachygraphe
- C - le stylographe
- D - l'aérographe

Q.8 - Lequel de ces slogans n'est pas de La Poste ?

- A - La confiance a de l'avenir
- B - On a tous à y gagner
- C - Chaque jour plus proche de vous

Q.9 - Les facteurs distribuent en majorité leur courrier...

- A - A pied
- B - En voiture
- C - A vélo

Q.10 - Quel pays a émis le premier timbre au monde ?

- A - La France
- B - L'Angleterre
- C - Les États-Unis
- D - L'Allemagne

Q.11 - Un timbre portant le cachet de la poste est dit :

- A - Tamponné
- B - Validé
- C - Oblitéré
- D - Cacheté

Q.12 - Quel indicatif doit-on composer si on veut appeler d'un pays étranger vers la France ?

- A - 00 53
- B - 00 35
- C - 00 33

Q.13 - En 1963, une ligne de communication directe fut établie entre les États-Unis et l'Union Soviétique. Ce téléphone d'urgence était désigné par la couleur...

- A - Jaune (vert)
- B - Rouge
- C - Noir

Q.14 - Quelle était le titre de la célèbre émission musicale des années 1960 sur Europe 1 ?

- A - Voilà les Yéyés !
- B - Salut les copains !
- C - En route pour la musique !
- D - Salut les jeunes !

Q.15 - Un pylône de l'armée a été installé sur la butte du Signal de Viviers. Quelle date est inscrite sur la borne qui est en dessous ?

- A - 1936
- B - 1939
- C - 1938

Q.16 - Une histoire d'écho : comment s'appelait le bulletin rédigé par et pour les bûcherons de la Charnie... et d'ailleurs ?

- A - l'Echo de la Charnie
- B - l'Echo de la forêt
- C - l'Echo des 3 forêts

Q.17 - Quelle fonction a rempli Paul Lucet à St Denis d'Orques ?

- A - facteur
- B - porteur de télégrammes
- C - garde-champêtre

Q.18 - Tony Chambre fut un poète réputé qui a exercé son talent à Neuville. Où est-il né ?

- A - Paris
- B - Bordeaux
- C - Lyon

Q.19 - En France, on compte une boîte aux lettres jaune pour...

- A - 440 habitants
- B - 4400 habitants
- C - 44 000 habitants

Q.20 - Quel « commissaire » célèbre a fait sa première apparition télévisée dans le feuilleton Belphégor ?

- A - Roger Hanin
- B - Bruno Crémer
- C - Yves Rénier

Un cadeau de la Charnie

Le 9 avril dernier, l'association culturelle pour la sauvegarde de la chapelle d'Etival-en-Charnie a présenté à la bibliothèque de Loué, l'ouvrage *l'abbaye d'Etival, (1109-2009) un site, une histoire*. Les plumes pointues ont été réunies par les responsables de l'association pour faire état des dernières connaissances sur ce lieu trop... méconnu. Faites-en profiter votre famille, vos amis et connaissances, vous ne ferez que des heureux.

Passer du temps entre amis



Les participants à la randonnée patrimoine à Brûlon

Nous étions surexcités. Nous avons déjà eu le plaisir de vivre de nombreuses et merveilleuses expériences à Blandouet et avons également eu la chance de nous faire beaucoup d'amis. La journée passée à Brûlon a été une bonne occasion de rencontrer de nouvelles personnes et ainsi de partager nos idées et... un pique-nique ! Comme pour nombre d'entre nous, il s'agissait d'une première visite. Et il y a tant à voir !



Linda et Colin sur leur Promenade, à Brûlon !

Le matin, nous avons fait une agréable promenade dans le bourg, que nous avons prolongée dans les petits chemins environnants avant de revenir au plan d'eau où nous avions garé nos voitures. A cet endroit de la vallée, il y a un campement d'Indiens d'Amérique du Nord, composé de traditionnels tepees et dans lequel on peut séjourner. C'était fascinant et si réaliste que l'on s'attendait à voir arriver les Indiens à cheval !

Notre marche de 10 km nous avait ouvert l'appétit et nous avons partagé un merveilleux pique-nique dans un endroit au bord de l'eau, entouré de très beaux arbres, c'était très reposant. La nourriture était abondante et l'on nous a gâtés avec des pâtés et des desserts maison.

Pas de temps pour la sieste. A la suite d'une marche qui nous a menés au village, l'histoire des lieux nous a été racontée par Monsieur Eric Terrouanne lors d'une visite guidée. Le château, détruit une première fois puis reconstruit était intéressant à voir, d'autant plus que certains documents étaient traduits en anglais. L'église romane nous a beaucoup impressionnés à cause de



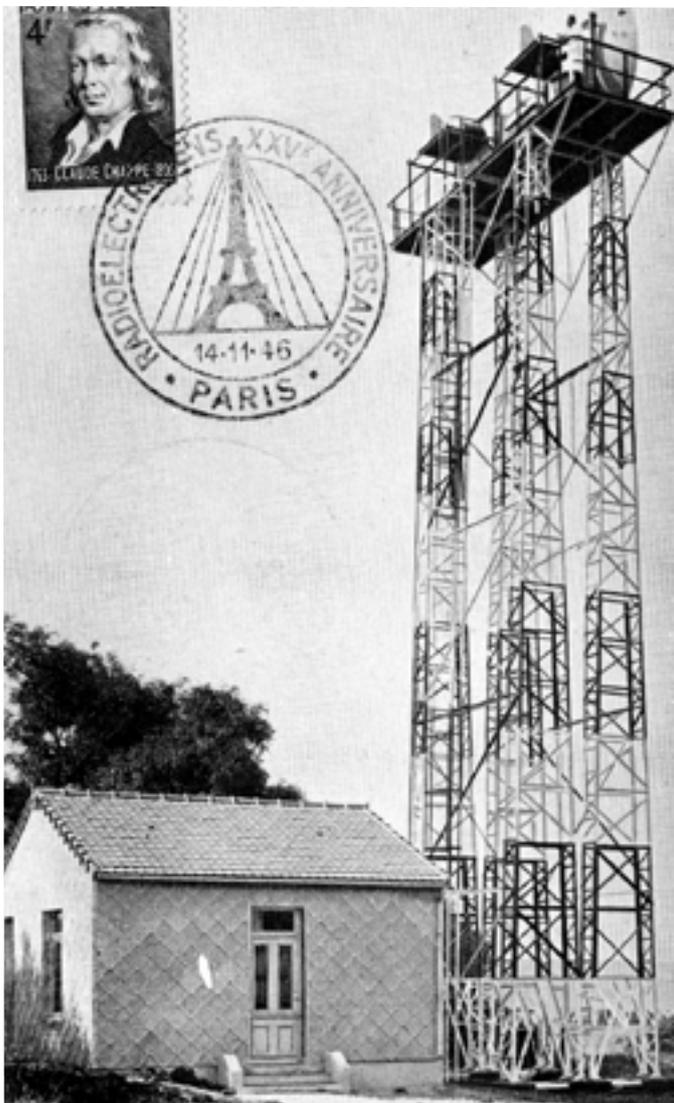
En plein quiz.

ses murs en pierres. De plus, nous avons eu la chance d'en visiter l'intérieur et d'en découvrir l'histoire. Nous nous sommes ensuite dirigés vers le prieuré, également école autrefois. C'est là que se trouve le musée dans lequel nous avons eu le plaisir d'écouter l'histoire du télégraphe. Il y a encore aujourd'hui un sémaphore près du château, point culminant du bourg. Tout ceci était fascinant et le musée très intéressant. Puis est arrivée l'heure de redescendre le long du petit chemin pour regagner nos voitures et de dire au revoir à tous. Quelle journée bien remplie. Que de bons souvenirs à se remémorer. Magnifique !

Ainsi, comme vous pouvez le voir, les Anglais et les Français ont beaucoup de choses en commun, ils aiment se promener dans la campagne en compagnie de leurs amis, découvrir leur environnement et bien sûr, faire des pique-niques.

Linda et Colin Pond, Blandouet (53) avec l'aide de Nicole Beaulieu

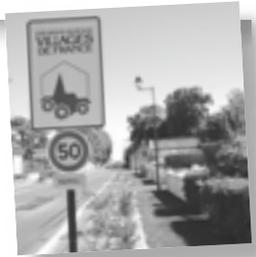
Et pour découvrir plus avant ce merveilleux coin en bordure de Charnie <http://www.brulon-patrimoine.fr>



Hommage au Briëlonnais Claude Chappe lors du XXV^e anniversaire des radioélectriciens en 1942.

Belle et rebelle

Le 24 juin dernier, Sainte-Suzanne, surnommée « La perle du Bas-Maine », a intégré l'association des plus beaux villages de France. Cette reconnaissance bien méritée rejailit sur tous les villages de la Charnie et Sainte-Suzanne est aussi le seul village de France à s'être vu décerner 5 labels, pouvez-vous les donner ? Réponse sur : <http://vimeo.com/prismalaval/stesuzanne>



Les prochaines dates sur votre agenda !

2^e édition de Médiéville

Les Ateliers d'histoire de la Charnie vous invitent à **Sainte-Suzanne** pour vivre les fêtes médiévales, les **9 et 10 juillet** prochains. Bernard Christin, notre trésorier-adjoint, vous en présente le programme sur http://www.tvmayenne.com/sainte_suzanne_130.htm, la télé des mayennais et des amis de la Mayenne.



Hommage au lieutenant Patton



Photo Ouest-France Sarthe

Pour la première fois, le **23 juillet prochain**, la commune de **Saint-Denis-d'Orques** rendra hommage au lieutenant Patton, jeune américain, pilote d'un bombardier qui s'est écrasé sur la commune le 27 juillet 1944, quelques jours après son mariage. Si vous avez témoin ou acteur vous pouvez contacter Michel Leliège (02 43 88 44 08) ou Jacky Emery, (02 43 47 65 71 jacky_emery@hotmail.com).

Paysages et décors



Photo Diac des Pays de la Loire par Ch. Darcy.

La traditionnelle rand'automne des Ateliers d'histoire de la Charnie ira à la découverte des chemins et des bois aux alentours de **Saint-Léger-Charnie** et des peintures murales du XV, récemment découvertes dans l'église. Deux raisons de ne pas manquer ce rendez-vous, le **dimanche 9 octobre 2011**.

Rendez-vous dionysien

La non moins traditionnelle après-midi photos-souvenirs aura lieu à **Saint-Denis-d'Orques, le samedi 5 novembre 2011** à partir de 14.30. Un moment de détente et d'émotion à vivre en famille et à partager entre amis.

Saint Sylvestre 2011, vos souvenirs prennent de l'avance !

Plein d'idées mûrissent doucement dans les entrepôts des ateliers d'histoire de la Charnie pour les prochains dossiers du Petit Babillard illustré : **De la jaille au Moloch** : l'apparition et la gestion des déchets, les dépotoirs, la récupération, les brocanteurs, les bric-à-brac... **De cannes et de crosses** : l'histoire de la chasse, en forêt ou en plaine, de la pêche dans les étangs ou

dans les rivières... **La Charnie de place en place** : les places de nos villages au fil du temps, les commerces, les fêtes qui ont marqué ces endroits, leurs noms, les travaux d'aménagement... **La Charnie laborieuse** : cessions, ventes et retraite – les ventes, les reprises de fonds, la cessation d'activité, ces pages de nos vies qui se tournent... **La Charnie, terre artistique et culturelle** : les troupes et les salles de théâtre, les cours du soir, les orchestres, les compositeurs, les concerts, les peintres et photographes de la Charnie, les associations de sauvegarde du patrimoine... Et puis encore : **Gens d'ici et gens d'ailleurs, le temps qu'il fait, le temps qui passe** etc.

Vous voyez, de quoi donc poursuivre des années, mais nous souhaitons, encore plus qu'hier, avancer avec vous. C'est pourquoi nous vous proposons de nous aider à choisir le thème du prochain Petit Babillard illustré. Nous serions heureux de connaître les souvenirs que ces sujets éveillent en vous, les documents que vous pourriez partager avec les autres lecteurs. Et puis peut-être avez-vous aussi d'autres idées. Alors sans attendre prenez votre plume (**Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5 place Adam Becker, 53270 Blandouet**) saisissez votre souris (ateliersdelacharnie@free.fr) et babillez-nous un petit mot !

Charnie, terre d'asile, terre de liens



Quand nous nous sommes mis en route pour recueillir vos souvenirs, vos témoignages ou vos documents sur l'histoire des liens de charité, de fraternité et de solidarité qui se sont tissés à l'entour de la Charnie, nous avons bien conscience du côté délicat de notre entreprise. Peut-être même rentrerions-nous bredouilles de nos pérégrinations. Et voilà, une nouvelle fois vous nous avez ouvert vos portes et fait marcher vos mémoires et souvent aussi, parler vos cœurs.

Rien de surprenant, parler des liens, c'est faire vibrer en nous une corde sensible, livrer des émotions et parfois vider des trop-pleins de douleurs. Et parce que le passé est parfois douloureux, il n'est jamais trop tôt pour tenter d'apaiser la souffrance qui se tait, l'important c'est la façon dont on essaie de le faire. Dès leur création les Ateliers d'histoire ont proposé le partage de ce que chacun de nous peut avoir envie ou besoin de dire, comme moyen d'éviter que ne se perde tout ce patrimoine de la pensée des gens de la Charnie, ou qu'on l'oublie, et nous avec. Ce faisant, la cicatrice dans les mémoires reste, mais les plaies peuvent se refermer et ensemble nous pouvons continuer à écrire notre histoire locale et la transmettre, comme autant de repères qui permettront à ceux qui nous suivront d'aller plus loin et de vivre mieux..

Parler des liens, c'est aussi mettre en mouvement ces charnières à l'aide desquelles nous faisons société et qui nous permettent d'avancer dans la vie, celles qui articulent vie privée et vie sociale, celles qui relient le proche et le lointain, celles enfin qui unissent le passé au présent.

Au final, quelle belle surprise aussi de voir comment d'un village à l'autre les mêmes sujets se font écho à travers la Grande Charnie. Et aussi de voir que lorsque des sentiments de charité, de fraternité et de solidarité s'expriment, des liens d'amitié et d'amour ne sont jamais très loin, même dans les pires moments de notre histoire. Ainsi hier de Sulzheim à Thorigné-en-Charnie, de Paris à Saint-Denis-d'Orques, de l'Aisne et de l'Espagne à la Charnie, autant d'unions se sont scellées que la Charnie a suscitées ou su accueillir, brisant les haines, liens d'humanité qui s'approfondissent aujourd'hui et s'élargiront peut-être encore demain.

F. B.

Grand-père Garcia, papa et l'oncle José.



Aide aux Français réfugiés d'Espagne, 18 juillet 1938, et à Chemiré, comme en bien des endroits, l'aide de Français à des réfugiés espagnols

Le jour de sa convocation, il est à un match de foot organisé sur le camp

Ils sont arrivés en France, après la défaite républicaine espagnole, mon père, comme militaire et maman, réfugiée politique avec ses parents craignant les représailles. Mon grand-père paternel est mort suite à son emprisonnement. Papa se retrouve réfugié aux environs de Toulouse, il y construit des baraquements. Il fait une demande pour travailler comme menuisier, mais le jour de sa convocation il est à un match de foot organisé sur le camp. Déçu, il s'engage pour n'importe quel travail et se retrouve avec d'autres du côté de Grez-en-Bouère à faire du charbon pour les poudrières de l'armée française. Avant l'arrivée des Allemands, ils essayent de repartir vers le sud mais les ponts sont coupés sur la Loire. Ils décident de retourner à Grez-en-Bouère où ils se cachent dans le grenier de la mairie aidés par la secrétaire. Elle a fourni des chaussures qu'elle avait en surplus. Ne pouvant rester indéfiniment cachés, chacun part de son côté. Papa trouve un travail comme journalier dans une ferme.

Apprenant que d'autres réfugiés sont à Château-Gontier, il les rejoint. Ensemble ils travaillent en famille dans les bois de la Charnie comme bûcherons et charbonniers. Suite à cette rencontre et ce travail ils logeront à Etival où je suis né !

Où j'ai de nombreux souvenirs. Ils travaillent pour les propriétaires du château de la Forge, je revois le travail du char-

bonnier où je suivais mon père. Aux vacances, je le rejoignais en lui portant sa gamelle. Une fois, je me suis perdu en faisant erreur sur le nombre des allées. Une autre fois, au vieux logis, un convoi militaire était de passage, j'ai oublié l'heure et pris du retard. J'ai eu droit aux réprimandes.

Pour des besoins ponctuels, ils allaient abattre des arbres sur la Nationale du côté de Coulans. Ils partaient en vélo, *godendard* fixé au cadre, hache et coin sur le porte-bagages. Il m'a raconté avoir abattu des arbres autour du château du Plessis Bourré, il partait à la semaine.

Ayant son C A P de menuisier et pour éviter ces déplacements, il travaille comme charron à Saint-Denis-d'Orques puis comme menuisier à Brains-sur-Gée. Il avait racheté le vélomoteur de l'instituteur pour faire le trajet matin et soir. Quand il neigeait il n'avancait plus à cause du galet. Quand l'essence était rationnée il fallait économiser. Pour éviter les désagréments du trajet il a acheté une vieille combiné, et au fur et à mesure que le travail prenait de l'importance, il a agrandi son atelier. *Antonio Albesa, Chemiré-en-Charnie (72)*



Des Nantais dans la Charnie

Après avoir vu arriver quelques réfugiés espagnols, comme la famille Rodelas qui s'est installée chemin du Moulinet à Viviers (le père, réfugié politique, Carmen la mère et Alberto, le fils) ; après avoir accueilli les réfugiés de l'Aisne, les campagnes de la Charnie se sont remplies de petits citadins



Les retrouvailles autour d'un album-photos entre Madeleine Durassier et Georges Guittet.

fuyant les bombardements. C'est ainsi qu'en 1943, des jeunes Nantais dont le port était la cible privilégiée des bombardiers sont arrivés à Viviers.

La famille Durassier était de ceux-là. Les parents de Georges Guittet ont accueilli à Roisnon la jeune Madeleine, tandis que son frère Pierre était hébergé chez des voisins : la famille Plot au Parc et sa sœur Huguette au Poirier de la garde. Madeleine avait une particularité physique qui a toujours épaté ceux qui l'ont connue : elle parvenait à se toucher le bout du nez avec sa langue ! (Essayez, vous verrez, c'est quasi mission impossible !!!)

Une cinquantaine d'années plus tard... Lors d'une foire à Nantes, Madeleine rencontre des représentants du syndicat d'initiative de Sainte-Suzanne. Au hasard de la conversation où elle évoque ses souvenirs, elle leur fait part de son désir de retrouver cette famille qui l'avait accueillie en 1943... Le message fait son chemin par Roisnon, puis transite par Paul Guittet et arrive aux oreilles de son frère Georges. Celui-ci obtient l'adresse de Madeleine par une autre Madeleine (Plot) qui a gardé le contact avec Pierre. A réception de la lettre de Georges, Madeleine décroche immédiatement le téléphone et une première visite est programmée.

C'est ainsi que de nouveaux liens d'amitié se sont tissés entre Madeleine, son mari René et les « enfants » Guittet, tous septuagénaires. Ensemble, ils sont retournés à Roisnon. Madeleine a reconnu la grande pièce à vivre (on disait la cui-

sine), la laiterie avec son grand évier en pierre, les étales....Mais il est parfois difficile de confronter ses souvenirs à une réalité qui a forcément changé et l'émotion se teinte parfois de déception : c'était ça Roisnon ; mais ça n'était pas ça quand même !

Madeleine et René étaient là aux noces d'or de Georges et Odette; ils n'étaient plus là pour les noces de diamant. Pendant une dizaine d'années, nous avons eu la chance de connaître la petite Nantaise qui avait partagé un morceau de vie avec Georges, Paul, Marie-Thérèse et leurs parents : mes grands-parents. *M. L.-G.*



Entraide en temps de guerre

Pendant la guerre 1939-1945, la vie ne fut facile pour personne... Des « réfugiés de l'Aisne » furent accueillis au presbytère de Blandouët : Deux couples s'intégrèrent à la vie du village. Solange, fille des époux Robert, se maria avec Paul Pilon, fils de Joséphine Chaumont et devint ainsi la cousine d'Ernest Vilain - Les Tesnières-, la mère d'Ernest étant la sœur de Joséphine. Les familles sont restées en contact.

L'autre couple semble avoir laissé moins de souvenirs ; cependant je peux témoigner que je reçus, à six ans, des soins du mari, infirmier. Atteinte de diphtérie, j'eus pendant de longs jours des badigeons d'une solution bleue dans la gorge. Ce n'était pas une petite affaire : assise sur ses genoux, maman me maintenait les bras tandis qu'une autre personne s'occupait de mes jambes ! Ces badigeons complétaient un traitement. Quand ils ne furent plus nécessaires, mes parents débouchèrent une bonne bouteille joyeusement partagée !

L'entraide pouvait aussi consister en envoi de colis : un lointain cousin habitant la région parisienne, originaire de Viviers, reçut chaque mois de la part de mes parents du beurre et des œufs soigneusement emballés. Hélas il pouvait arriver que l'omelette fût déjà faite à l'arrivée...

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-roi (78)



Le 24 mars 1939, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la Croix Rouge émission d'un timbre surtaxé représentant Mlle Gervais infirmière lors de la Première Guerre mondiale à l'Hôpital du Mont-des-Bois.



La solidarité ça fuse, quand c'est comme ça



Aide à la Roumanie Peut-être une association

Moi je me souviens d'avoir vu des harkis qui sont venus jusqu'à Chémeré-le-Roi. On les a parqués dans une ancienne école. Je me souviendrai toujours d'être allé les voir avec mon père et je les ai revus à Barcarès dans des camps. En quelle année c'est difficile de dire, mais ça m'a marqué. Je ne sais pas combien ils étaient, mais il y a sûrement des gens qui s'en souviennent.

Des réfugiés de l'Aisne, on en a connu à Vaiges, et puis une autre personne aussi qui était à Saint-Léger pendant la période de la guerre. Sa mère était infirmière et on avait quelqu'un dans notre famille à qui il fallait faire des piqûres tous les jours. La famille passait devant chez mes grands-parents qui prenaient la petite fille, parce que la maladie était contagieuse, le temps que la mère aille faire la piqûre. Ma grand-mère avait continué de leur envoyer du courrier et un jour je me suis dit que j'allais écrire à cette adresse-là. Une dame m'a répondu. Elle s'était mariée juste après la guerre et vit au Canada. Elle se souvenait très bien de Saint-Léger. Elle m'a donné le nom des amis qu'elle avait dans la commune et que j'ai recontactés. La vie, c'est bizarre des fois, il y a comme ça souvent des petits événements dans des recoins. Je n'avais que son nom de jeune fille mais je suis allé sur Internet, j'ai mis l'adresse à Halifax et elle m'a envoyé des photos de l'époque. Elle veut que je l'appelle Monette. Sur les photos parfois je croyais reconnaître les gens mais parfois aussi je me trompais.



2007 Halifax, Canada, Simone Leroy avec son mari James et leurs enfants.

Pour la Roumanie, je m'étais proposé d'accompagner là-bas un élu. Le Sivom avait été sollicité par Hervé Rochard dans le cadre de l'« Opération villages roumains ». Il faisait le relais avec M. Luzu de l'association Solidarité fraternité avec Haïti, à Renazé. Le syndicat avait donné une aide financière. On est partis en voyage humanitaire pour Sarafnesti en février 90, avec une autre commune du côté de Saint-Nazaire qui avait des relations, par l'intermédiaire de Jean-Pierre Foucault, avec une commune de la Moldavie profonde où c'était une vraie misère. On a couché du côté de Mulhouse. Là-bas, quelqu'un nous a pris en charge pour le repas et le coucher, à ses frais. Après on a couché en Hongrie dans les camions. On est repartis le lendemain et alors que l'on pensait arriver le soir on n'est arrivés que de nuit dans la station balnéaire de Dej en Roumanie, avec plus de 40 cm de neige. La solidarité ça fuse quand c'est comme ça. Les camions étaient pris dans la glace le matin. Une femme est venue avec un camion benne, elle l'a mis devant le tracteur et elle l'a tiré. On a donc pu repartir et quand nous sommes arrivés dans les Carpates, pas loin du château de Dracula, Luzu m'a dit *tu donneras les chaînes au camion quand il va passer*. Je prends les chaînes, je descends, je fais signe au camion qui s'approche, mais comme il était sur son élan, il a continué à monter et une heure après ils sont venus me chercher ! Avec la neige, le silence était

complet et d'un seul coup, un cheval avec un traîneau m'a rasé. Je ne l'avais pas entendu. Une fois arrivés à Sarafnesti on a eu un accueil tellement chaleureux que de retour chez moi j'ai dit à ma famille : *cet été on va là-bas*. Autant la première fois le passage des frontières avait été difficile, quand nous y sommes retournés il n'y a pas eu de difficultés. On avait récupéré du matériel de dentiste avec le frère à Régis Lefevre, le pharmacien de Vaiges.

Quand nous sommes revenus, nous avions avec nous un couple de Roumains de Vatava, la ville parrainée par Laval. Ils étaient malades de voir comment pouvait fonctionner les élevages chez nous. Ils ne voulaient plus retourner en Roumanie. Lui était responsable vacher, il ne s'occupait que de la traite et de la laiterie avec une équipe de femmes. Quand il a vu que chez nous un seul faisait plus de lait que chez lui avec moitié moins de vaches il était dégoûté, il a même fait une dépression en rentrant chez lui.

Nous sommes restés trois semaines à Sarafnesti et nous n'avons pas vu nos enfants. Ils allaient d'une famille dans l'autre, dans la campagne, en complète sécurité. Ils avaient 14 ans, 12 ans et 10 ans. Ça les a marqués. Ils voudraient retourner là-bas. On est restés en relation avec une famille, on s'écrit régulièrement, on se répond. On avait apporté un plein chargement de produits de première nécessité, café, farine, chocolat que voulaient nous acheter les Russes. Eux, ils vendaient de la pacotille. Nous, on le donnait aux habitants de Sarafnesti qui nous apportaient en échange des poules, des œufs. Ils étaient vraiment généreux avec ce qu'ils avaient. Ils vivaient avec des poules, une vache, des cochons. C'était reposant par rapport à nous, toujours le porte-monnaie sous la main. Sinon il n'y avait plus rien dans les villes, les magasins étaient vides. Au marché, il n'y avait que des pépins de tournesols. Quand on est retournés en 2000 ils avaient commencé à distribuer les terres en 90 mais il n'y avait pas un grand changement, à part peut-être le réseau routier et les stations-service. Pour la nourriture, en campagne ça allait, mais dans les villes ils avaient faim.

C'est important les relations qu'on a eues avec la famille qui nous a accueillis. On a assisté à des mariages, ils sont venus chez nous. Depuis Internet, on s'écrit un peu moins, mais avant c'était régulier. On a connu deux milieux, celui de l'agriculture et le milieu médical. La situation n'évolue pas vite mais ils s'entraident. Sinon les jeunes allaient beaucoup travailler à l'extérieur, en Grèce, en Turquie alors qu'ils ont de bonnes terres, mais ils ont du mal à les racheter et à s'installer. Il faudra plus d'une génération pour y arriver.

Au départ, quand ça a démarré, il y avait beaucoup d'échanges, chaque famille en avait une autre, mais après il aurait fallu entretenir ça. Il n'y a pas eu de suivi c'est un peu dommage, mais ça aurait été tout une organisation à prendre en charge. Maintenant ce serait difficile de reprendre ça. En 90, à peu près tous parlaient français, c'était la deuxième langue obligatoire après le russe et quand nous sommes retournés en 2000 c'était l'anglais.

Mais on en parle souvent de la Roumanie, ça nous a marqués. Après, on ne peut pas être à tout le monde.

Véronique et Philippe Drouard, Saint-Léger-en-Charnie



Départ de Roumanie, mars 1990

A partir de là, tout le monde s'est mis en route

Quand on ne connaît pas les personnes avec qui on va travailler, le plus rassurant ça été après, quand de l'aveu de toutes les familles bosniaques lorsqu'elles ont quitté le VVF de Suzanne, elles ont dit que ça été une opération globalement réussie. Après il a fallu intégrer les enfants dans les écoles, les parents dans les communes, que ce soit Laval, Mayenne, Château-Gontier ou des petites communes, et cette opération insertion a été menée par plein d'acteurs, bénévoles la plupart du temps.

Après la première opération VVF à Sainte Suzanne, il y a eu plein de gens qui se sont mis en route. Chacun a apporté ses compétences, sa petite pierre et là, au-delà de toutes les familles bosniaques qui ont tout le temps fait preuve d'un grand courage, d'une grande dignité, j'ai découvert tout autour des gens absolument remarquables, à la fois dans leur fonction et au plan personnel. C'était le cas de madame Ligot, comme maire de Sainte Suzanne. Pas évident pour elle, fin janvier 1993, de mener une deuxième opération réfugiés après les problèmes qui s'étaient posés suite au premier accueil. Christiane Ligot a eu cette ouverture d'esprit de dire que deux opérations c'est forcément deux opérations différentes. Ces gens-là sont dans la guerre, il y aura peut-être des problèmes de religion - parce qu'elle savait très bien il y avait encore cette éventualité. Malgré tout ça, elle a dit : *Non, ces gens-là étaient dans des camps, ils ont vécu l'enfer, on va les accueillir, on va faire ce qu'il faut pour eux.* Il n'y avait rien d'autre à ajouter et à partir de là, tout le monde s'est mis en route.

Ce sont ces liens entre tous ceux qui se sont engagés qui m'ont véritablement impressionnés : à untel on pourrait peut-être demander ci, à tel autre ça. On a mis en route des réseaux de compétences. Je me souviens de l'exemple des permis de conduire à la préfecture - parce que tous les documents avaient été brûlés - il fallait retrouver des choses en Bosnie. Il y a des gens à la préfecture qui ont été absolument remarquables dans leur boulot administratif et sur un plan humain. C'est avant tout ça. Dans un travail administratif, souvent les gens se réfugient derrière les papiers pour dire on ne peut pas faire ça et là, on a vu que tout le contraire était possible, c'est-à-dire qu'il y avait une situation d'urgence et qu'on devait pouvoir arriver à régler les problèmes administratifs que ça pose pour que, sur un plan humain, ces gens-là se remettent debout. Pour tout le reste de ma vie, ce que j'ai vécu pendant six mois et au-delà m'a apporté définitivement plus de leçons de vie, à tous les égards, que beaucoup de choses avant.

Tous ceux qui ont vécus ça, que ce soit en tant que travailleur social, ou en tant que simple bénévole, tous pouvaient dire à la fin qu'il y a plein de gens qui ont fait plus que leur simple boulot dans leur domaine de compétence. Et il y en avait des dossiers délicats. J'en avais connaissance au cours des réunions très fréquentes le soir, avec le côté école, le côté social, tous les aspects. C'était pas simple et c'est là qu'on s'apercevait qu'il y avait plein de gens qui étaient embarqués dans cette mission-là. Peut-être qu'aujourd'hui, la plus grande source de satisfaction pour tous ceux qui ont participé, c'est de retrouver aujourd'hui dans les magasins de Laval ou d'ailleurs des familles bosniaques et de se dire qu'ils ont trouvé une vie normale, en France, tout en sachant qu'ils n'oublieront jamais la Bosnie. Ca restera une douleur difficile à surmonter d'avoir vécu tout ça. *Gilbert Leroux, Vaiges (53)*

Le bœuf et le prisonnier, l'autre longue histoire du jumelage Sulzheim/pays d'Erve et Charnie

En 1967, dans la petite ville allemande de Sulzheim, non loin du Rhin, Adam Becker et Victor Julien posaient les bases du jumelage qui allait être signé l'année suivante à Sainte-Suzanne. Avec quarante-trois années d'existence, nombreux sont celles et ceux qui ont pris part à l'histoire du jumelage ou qui en ont entendu parler. Mais avec le temps aussi, ceux qui ont repris le flambeau des fondateurs disparaissent à leur tour, des deux côtés du Rhin, et avec eux les traces de cette histoire. Lors du 40e anniversaire du jumelage, à Sulzheim, déjà consciente du risque de perdre ou d'oublier les raisons et les valeurs qui ont servi à fonder cet exemple de fraternité, Annick Chauveau, une des filles de Victor et de Simone Julien, avait voulu *en quelques lignes, rappeler ce que fut le début du jumelage.*

Aujourd'hui, Annick revient sur ce qui fut en fait une longue histoire. Assise sur le grand côté de la table du séjour, tournant le dos à la lumière forte de ce début

d'après-midi de mai, ses mains légèrement fébriles, remuent des enveloppes épaisses posées devant elle. A sa



La ferme de la Fontaine est réquisitionnée par des soldats allemands dont certains revenaient d'Oradour.

Simone conduit la ferme de la Fontaine...



... où elle montre à sa fille Annick, les photos qui accompagnaient les lettres envoyées de Sulzheim par son père, Victor.

droite, son mari Jean-Paul, plus détendu, soulève aussi quelques documents. Puis Annick tend une photo noir et blanc, jaunie, petite, mais très nette. *J'étais petite mais je me souviens très bien, quand les soldats allemands sont venus réquisitionner La Fontaine, ils avaient pris tout l'étage et avaient dit à ma mère que moi, « la pépée », je dormirais avec elle.* Plusieurs revenaient d'Oradour et la mère d'Annick était effrayée par leur présence. A ce propos, Jean-Paul prend le relais d'Annick et raconte qu'une fois, allant chercher sa faux dans le fossé où elle l'avait laissée pour couper de la luzerne, Simone Julien

tomba sur un soldat endormi à côté et s'enfuit en courant vers la ferme en criant à Annick de la suivre. Durant les cinq années où il fut prisonnier en Allemagne, Victor, fit parvenir à Simone des lettres accompagnées de quelques photos sur lesquelles on le voyait avec d'autres camarades de captivité ou bien en train de travailler dans les vignes. A chaque nouvelle lettre, Simone, demandait à sa fillette âgée de cinq ans : *Il est où papa ? - Là !* répondait-elle, sans jamais se tromper.

Aussi, à la fin de la guerre, le jour où un de ces émissaires qui sillonnaient la campagne aux alentours de Sablé pour donner des nouvelles des prisonniers arriva à La Fontaine et annonça le retour de Victor pour le lendemain, l'émotion fut à son comble. Victor arriva bien le lendemain, 13 avril 1945, sur le siège arrière d'une moto et Annick put enfin se blottir dans les bras de ce père dont l'image qu'elle avait, était liée pour l'essentiel à ces photos que soixante ans plus tard, les mêmes yeux regardent, rougis par l'émotion. Mais tous les soldats n'avaient pas pu écrire ou envoyer des photos de leur captivité, selon la région, le travail et le régime qui étaient les leurs. Il en fut ainsi pour le père de Jean-Paul qui était en captivité du côté de Nuremberg et travaillait dans une usine. Puis, il ajoute que certaines lettres eurent de graves conséquences, ainsi, pour cette femme qui demande le divorce et quitte sa ferme après que son mari lui eût écrit qu'il travaillait chez des fermiers, parents de trois jeunes filles. Mais avant que ces photos, somme toute paisibles, ne parviennent à La Fontaine, Victor avait traversé des épreuves très difficiles.

Annick tourne alors délicatement les pages d'un vieux cahier à moitié défait. D'une écriture ample et rapide, Victor y avait consigné des dates suivies d'indications brèves. En parcourant ces lignes et en remontant dans ses propres souvenirs des récits de son père, Annick évoque alors les dix jours qu'il a passés sans manger, entassé avec ses camarades d'infortune dans une cellule au sous-sol d'un bâtiment à Nancy, on était en 1940. Le 22 juin, Victor était fait prisonnier dans un bois proche de cette ville, situé sur la colline de Sion, dans lequel les habitants venaient se réfugier la nuit. Il put tenir en dérobant trois pommes de terre alors qu'il transportait des sacs, mais il ne pesait plus que quarante kilos. Alors il demanda à manger sur un petit papier, auquel il joignit un billet, qu'il jeta au dehors à travers le soupirail de la cellule.

Peu après, un soldat allemand le fit sortir de sa cellule et l'emmena devant le colonel. A la question de savoir s'il avait de la famille à Nancy, Victor répondit prudemment qu'il avait quelques connaissances. Le haut gradé fit alors venir une pile de tourtes de pain et lui dit qu'il avait de la chance. Il put les emmener et les partager avec ses compagnons. De ce signe de solidarité, Victor a conservé le regret d'avoir perdu le petit billet qui accompagnait les pains sur lequel une femme avait mis son nom. Avec Internet, ajoute Annick, aujourd'hui, il l'aurait retrouvée.

Puis Victor quitta Nancy et arriva à Sulzheim en compagnie d'une trentaine de prisonniers. Ils se retrouvèrent à l'étage d'une grange située à gauche de la mairie de ce petit village, partagé entre l'élevage et la culture de la vigne.

Vint le moment de répartir les prisonniers entre les différentes fermes où les bras manquaient.

Annick tend alors une autre photo montrant son père devant une étable, à côté d'un bœuf imposant. Madame Steeg, une fermière du village, venait de perdre son mari explique-t-elle, il s'était tué en tombant d'une poutre de la grange et son fils, Philipp, ainsi qu'Adam Becker qui deviendra son gendre, étaient partis sur le front russe. Seul Adam en reviendra. Elle se retrouvait donc seule avec sa fille Paulina et, comme dans toutes les familles, elle se demandait si le prisonnier qu'on lui

affectait allait pouvoir travailler, s'il connaissait le métier dont elle avait besoin. Bien sûr il y avait le problème pour parler. Alors madame Steeg alla caresser le bœuf en regardant Victor qui s'approcha à son tour de l'animal et fit de même puis attrapa l'équipage qui pendait au mur et mit le licol au bœuf.

Ainsi cinq années s'écoulèrent, entre les travaux des champs et ceux de la vigne. Un jour, Victor fauchait, avançant droit devant lui dans le champ. Soudain, un fermier voisin surgit, l'arrêta dans son élan et lui montra une borne enfouie sous la luzerne. Victor, paysan-prisonnier dans un pays sans clôture, n'avait pas vu la limite.

Le 3 avril 1945, Victor marchait en direction de Mayence avec cinq camarades de Sulzheim et dès le lendemain, avant de prendre le train ou l'auto à Trêves, il donnait de ses nouvelles à madame Steeg et à sa fille Paulina. *Allez, confiance, courage et*



Victor Julien et le bœuf de Frau Steeg à Sulzheim en 1940.

en priant Dieu pour une bonne paix, Adam et Philipp seront bientôt de retour, écrivait-il dans cette lettre qu'Annick vient de tirer parmi d'autres d'une enveloppe en papier kraft, Mon camarade Arnault Massendo de chez Ohl (le tailleur) est là et transmet ses meilleures salutations à son chef.

De retour chez lui, Victor reprit son travail aux côtés de sa femme. Comme beaucoup d'épouses d'anciens prisonniers, Simone restait silencieuse quand des lettres arrivaient d'Allemagne ou que Victor parlait de sa captivité, mais jamais les liens entre la famille Julien et les familles de Sulzheim ne furent rompus. Ainsi le 15 août 1946, Victor s'excusait-il d'être *trop paresseux pour écrire* et disait que tout allait toujours pour le mieux chez lui et qu'il était *très heureux que notre famille se soit agrandie avec la naissance d'une jolie petite fille*. L'enfant fût baptisée Odile et Victor promettait la prochaine fois d'envoyer une photo de toute la famille.

Paulina, sa maman et Adam répondaient le 15 septembre suivant : *nous avons reçu votre lettre estimée du 15 août, qui était écrite en bon allemand et nous nous en sommes réjouis beaucoup. Déjà longtemps nous avons attendu une lettre de vous après que nous vous avions déjà écrit deux lettres la dernière année ? N'aviez-vous pas les reçues ?* La lettre poursuivait en félicitant la femme de Victor pour la naissance d'Odile et disait qu'Adam est retourné le 10 avril de la captivité de Russie. Son bras droit est paralysé et il ne peut plus travailler... Nous n'avons pas encore des nouvelles de Philipp nous ne savons pas, quoi il vit encore. Elle évoque les services rendus par Victor et dit la tristesse de la famille d'être *privé de votre assistance, de votre conseils. Comment vous aviez dirigé et conduit très bien notre agriculture dont nous vous remercions encore une fois beaucoup... Il y avait beaucoup de nouvelles en Sulzheim depuis votre départ mais il faut de*

les raconter chez votre visite, autrement la lettre serait trop longue./... A Wörstadt il y a beaucoup de familles françaises. Maintenant venez tout de suite avec votre famille.

Les années passent et la correspondance se poursuit de temps à autres, maintenant plus seulement entre Victor et la famille pour laquelle il travailla durant cinq années, mais aussi avec d'autres familles de Sulzheim. Le 2 juin 1950, Clemens Jakob, neveu de madame Steeg, écrit à Victor : *Tante a raconté que pas un jour ne se passait où il ne fût question de vous avec la petite Paulina./... J'avoue sincèrement que moi aussi je me réjouirais énormément de vous revoir un jour, mes parents aussi, et de pouvoir bavarder avec vous. Est-ce que ce souhait deviendra un jour réalité ? Votre lettre est arrivé Samedi saint. Vous pouvez à peine vous imaginer quelle fût notre joie. Du coup, Pâques fût une vraie fête même si d'un autre côté nous regrettons de ne pas avoir toute la famille Julien parmi nous. C'est bien compréhensible car vos enfants sont encore trop petits. Toutefois, pour Anique, il reste toujours possible de venir à Mayence suivre sa scolarité ou au moins pour passer des vacances. Ce serait très gentil.*

Douze années plus tard, en 1962, une famille à la recherche d'un cimetière de soldats arrive par hasard à Thorigné-en-Charnie et est orientée vers Victor, devenu maire, dès que les habitants comprennent qu'il s'agit d'Allemands. Le 23 août, cette famille écrit à la famille Steeg qui fait partie de leur connaissances : *M. Julien a parlé avec enthousiasme du temps qu'il a passé chez vous et je suis sûr que tout le village là-bas pense du bien des Allemands. Je crois que vous êtes parve-*

Victor Julien au portage de raisins dans les vignes de Sulzheim.



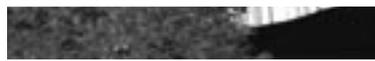
nus à faire plus pour la compréhension entre les peuples que maints efforts officiels. Il repense encore volontiers au temps passé chez vous parce que vous avez été si bons avec lui.

A l'aide des lettres qu'elle tire une à une de la vieille enveloppe, Annick file peu à peu le lien qui allait unir deux villages de pays autrefois ennemis, pendant que, derrière elle, la vieille comtoise égrène les heures. Le 9 juillet 1964, Victor écrit à Adam et Pauline : *Ma fille Odile devant aller demain en Allemagne je m'empresse de vous envoyer ces quelques mots. Puis il s'excuse une nouvelle fois de sa paresse, remercie la famille de leur belle lettre et poursuit Pauline, Adam, Frau Steg, vous avez été pour moi une deuxième famille et Frau Steg une deuxième maman./... Odile va rester 10 jours en Allemagne, je crois en Rhénanie, si elle le peut elle ira vous voir. Venez ensemble en vacances à Thorigné, vous serez bien reçus. En attendant ce plaisir, reçois chère Pauline et Adam, Joachim et grand-mère de nous tous, avec notre bon souvenir, nos meilleures amitiés.*

Le 10 septembre suivant, l'invitation de la famille Julien en déclenche une autre. Un aumônier qui encadre un groupe de



Annick Chauveau lors du 40^e anniversaire du jumelage, à Sulzheim, avec Tanja Barrier, interprète.



sa famille regrettent que votre fille ne soit pas venue ici. Adam et sa dame vous invitent à revenir à Sulzheim pour revoir sa famille ainsi que les voisins. En son nom je vous dis « avec l'espoir de vous revoir », l'amitié de tous.

Victor a-t-il eu la chance de tomber sur des gens exceptionnels ? Annick, déplie la dernière des lettres qu'Ingrid Becker, la belle-fille de feu Adam, lui a rapportées il y a seulement trois ans. Datée du 11 avril 1945, elle est signée du sous-lieutenant Machon Edouard, du 3^e bataillon de Paris. Il s'adresse au commandant des forces alliées : *Prisonnier de guerre français depuis le mois de janvier (28.43) j'ai été au service de la famille Zimmermann jusqu'à ce jour. Je certifie que toute la famille m'a toujours considéré comme étant un membre de leur famille et que je n'ai rien à leur reprocher au contraire. Je garde un très bon souvenir de tous et remercie de tout cœur d'avoir toujours cherché à soulager et rendre ma captivité moins pénible. Je vous demande, au nom de l'humanité, d'être indulgent et moins sévère envers des gens qui ont toujours défendu, au risque des représailles, des hommes sans défenses. Merci au nom du Cub. Kdo 32 Sulzheim. Votre dévoué serviteur ainsi que celui de la France.*

Au bas de la lettre, une main a écrit en allemand : *il est interdit de réquisitionner chez ces gens. Service d'occupation. 29 janvier 46.*

Annick Chauveau et son mari Jean-Paul, Saint-Jean-sur-Erve, (53) avec la complicité de Frédéric Baudry

N. B. Les fautes d'orthographe ou expressions maladroites présentes dans les parties en italique correspondant à des manuscrits ont été laissées volontairement.



Forcément, tout ça réuni, c'était plein d'émotion, surtout quand il fallait quitter tous nos amis

Musicien à l'harmonie municipale de Sainte-Suzanne depuis 1980, par ce biais, j'ai participé et aussi préparé des séjours avec nos amis de Sulzheim.

J'ai été à Sulzheim en 1985 pour la première fois, j'avais donc trente ans et c'était pour moi une sortie musicale assez exceptionnelle puisque je partais avec tout le groupe pour plusieurs jours en Allemagne. Ce fut un séjour inoubliable tellement la fête fut grande. Je me rappelle des concerts et des soirées à la salle des fêtes par exemple, avec mon frère Luc qui tenait la grosse caisse à bout de bras sur la scène. Des concerts qui finissaient avec un défilé dans la salle parmi le public et ensuite on se retrouvait avec nos amis et nos familles d'accueil pour

trinquer et chanter jusqu'à l'aube. Des soirées dans la cave de Jacob Clemens où, là encore, après avoir goûté quelques verres de vin, nous sortions les instruments de musique et nous animions la soirée avec nos airs de valses françaises.

Lors des premières visites de la commune avec ses rues étroites, j'étais admiratif de voir toutes ces voies pavées et très propres. Ce premier séjour reste pour moi un moment que je n'oublierai jamais, surtout après avoir entendu le discours de notre aîné, Victor Julien ancien prisonnier. Forcément, tout ça réuni, c'était plein d'émotion surtout quand il fallait quitter tous nos amis le lundi matin.

Puis, quelques années plus tard, je suis revenu avec l'harmonie municipale de Sainte-Suzanne. C'était en 2000 et comme d'habitude nous étions accueillis par l'harmonie de Sulzheim aux abords de la salle des fêtes. Le groupe était en formation et interprétait quelques petits airs très locaux pour nous accueillir. Mais ce jour là, changement de situation, mon plus jeune frère, Damien, âgé de dix-huit ans de moins que moi, était dans le groupe de musiciens allemands puisqu'il s'était installé avec Tanja Indebrang dans la petite ville d'Alzey, voisine de Sulzheim. Tout au long du voyage, j'avais hâte d'arriver pour retrouver mes amis, mais en descendant du car, quand j'ai vu mon frère et que je suis allé lui dire bonjour, je l'ai pris dans mes bras et je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes. J'ai été pris par une forte émotion de joie, de bonheur, de retrou-



La Polterabend - 15 août 2003 - et l'arrivée des tee-shirts rouges

ver mon jeune frère dans des conditions inhabituelles. Il était installé là-bas, je m'y étais habitué bien sûr, mais je n'avais pas prévu que des émotions aussi fortes pourraient survenir aussi soudainement. Au départ, le lundi matin, j'ai dit au revoir à mon frère sur la place de la mairie, le laissant seul Français avec nos amis de Sulzheim. Là, il n'a pas pris le bus pour rentrer avec nous à Sainte-Suzanne. J'ai repris ma place dans le car et j'ai pu voir tous mes amis la larme à l'œil. Derrière la vitre du car, de la main j'ai fait signe, dis un à *bientôt* et nous voilà repartis plein d'émotions.

En 2005, j'ai vécu, avec toute la famille Barrier et les amis français de Tanja et Damien, un séjour formidable à l'occasion de la Polterabend, un moment de fête inoubliable, mariage typique allemand. Ce fut un voyage extraordinaire. Nous avions réservé un bus pour nous rendre à Sulzheim. Chacun de nous portait un T-shirt rouge avec au dos le nom des personnes qui étaient du voyage. De plus, chacun portait une casquette avec, imprimées, les photos de nos deux jeunes tourtereaux. Damien et Tanja nous attendaient mais ne savaient pas quelle surprise nous leurs réservions. En fait nous sommes arrivés en file indienne tous revêtus de rouge. Ce fut une arrivée exceptionnelle et pleine d'émotions. *Guy Barrier, Sillé-le-Guillaume (72).*

La « Polterabend », tout le monde est invité sans vraiment l'être



La Polterabend du 15 août 2003.

J'ai participé à mon tout premier jumelage en 1987 à Sulzheim, je n'avais alors que 14 ans. C'était avec l'harmonie de Ste-Suzanne. J'en garde un souvenir tout particulier, le premier échange est marquant parce qu'on y découvre tout, tout est nouveau. Je participe ensuite aux échanges suivants, toujours avec l'harmonie, en 1994, 1997 et aussi en 2000. En 1997, commence mon histoire sentimentale avec une jeune fille de Sulzheim, Tanja, musicienne dans l'harmonie de Sulzheim. Les liens deviennent plus forts et ce bout de chemin commencé depuis quelques mois ne peut s'arrêter. Je décide donc d'aller la rejoindre en janvier 1999. Nous emménageons ensemble à Alzey, une ville de 15 000 habitants à environ 15 km de Sulzheim. Je suis des cours intensifs d'allemand (15h par semaine pendant 3 mois) et cherche en parallèle un travail. Après quelques mois assez difficiles en intérim, je décroche un emploi correspondant à ma formation. Après quelques mois, je commence à mieux parler l'allemand, la famille de Tanja m'aide beaucoup et puis j'ai rejoint l'harmonie et l'équipe de foot loisir, les AH du club TV Sulzheim 1861. Mon intégration se passe bien. En 2000, lors du jumelage entre les harmonies, j'accueille celle de Ste-Suzanne à Sulzheim avec une grande partie de ma famille. C'est un sentiment bizarre et en même temps de fierté. Je suis heureux. Le départ du car après ce week-end formidable sera l'un de mes plus difficiles souvenirs lors de mon séjour de trois ans en Allemagne. Au cours de ces années, j'aurai appris à connaître tout d'abord la langue, la famille de ma future femme, beaucoup d'habitants de Sulzheim mais aussi les coutumes, la culture, les habitudes et le mode de vie des Allemands. J'en garde un excellent souvenir, je pense que cette expérience m'a fait grandir et qu'elle m'apporte encore aujourd'hui.

En 2002, Tanja accepte de revenir avec moi en France et quelques mois plus tard, nous décidons de nous marier. La date est fixée pour septembre 2003. Le mariage se déroulera en France, de façon traditionnelle. Je tiens cependant à une chose : je veux fêter mon enterrement de vie de garçon et de jeune fille à l'allemande et à Sulzheim : ce qu'on appelle la « Polterabend ». Comment ça se passe ? Traditionnellement, cette fête a lieu le vendredi soir après le mariage civil, avant le mariage religieux du samedi. Tout le monde est invité sans vraiment l'être : famille, voisins, amis, collègues de travail... une annonce paraît dans le journal local pour annoncer l'événement. On ne sait pas qui viendra ni même le nombre. On ne force personne à venir : c'est ce qui me plaît dans le concept. La fête se passe dans la cour d'un domaine viticole, chez un vigneron. Tous ceux qui le souhaitent viennent féliciter les mariés en cassant de la porcelaine, geste symbolique

et porte-bonheur. On leur propose de venir partager un verre, généralement du vin mélangé avec du soda, et de la charcuterie ou du fromage sur un petit pain rond appelé aussi « Brötchen ». C'est simple mais convivial. Cette coutume est typiquement locale.

C'est ce que nous proposons le vendredi 15 août 2003 à Sulzheim, chez l'oncle de Tanja, vigneron qui possède une belle cour fermée dans la « Bahnhofsrasse ». Nous organisons un bus qui partira de la Mayenne avec toute la famille et les amis proches. C'est en quelque sorte un « jumelage » privé à Sulzheim. Tout le monde est enthousiaste. Les français ont apporté leurs instruments de musique et improvisent le vendredi en fin d'après-midi un défilé dans les rues avec l'harmonie de Sulzheim. Les non-musiciens sont déguisés en majorette et réalisent leurs figures, plus ou moins sérieusement. Pendant ce temps-là, vers 18h, nous accueillons les premiers visiteurs. Pendant que l'on nous félicite, la file d'attente s'allonge. Nous devons balayer de temps en temps la porcelaine cassée pour laisser un passage. Nous voyons défiler beaucoup de monde, certains diront près de 400 personnes. L'harmonie et la chorale d'hommes de Sulzheim interprètent chacun leur programme. Les Français, qui découvrent une autre manière de fêter, ne sont pas en reste : ils chantent et jouent de la musique. L'ambiance est joyeuse et bon-enfant, il règne une atmosphère de bonheur, aussi bien côté allemand que français. Ce qui était une fête privée devient presque une fête communale. Les invités semblent vouloir rester plus longtemps qu'à l'accoutumée. Il faut dire que le temps est de la partie. 2003 est l'année de la canicule et les soirées sont très agréables. Vers 1 ou 2h du matin, mes grands frères investissent la cuisine et préparent une soupe à l'oignon. Les derniers partiront vers 4h du matin. Nous avons le sentiment d'avoir vécu un grand moment. Je crois même que les Allemands n'ont jamais vu ça à Sulzheim. Ils nous en parlent encore. Pour ma part, je suis heureux d'avoir partagé ces moments entourés des gens que l'on apprécie.

Damien Barrier, Saint-Georges-sur-Erve (53)
avec la complicité de Tanja Barrier.

Du bol de soupe au portage de repas

Solidarité : le petit Robert dit ceci : *relation entre personnes qui entraîne une obligation morale d'assistance mutuelle et encore sentiment humanitaire qui pousse à assister autrui.*

La solidarité existe depuis toujours, semble-t-il. Mon premier souvenir d'action solidaire remonte à une période scolaire et plus particulièrement au moment de passer à table à la cantine. Sœur Geoffroy, la cuisinière, nous envoyait porter la soupe à une vieille demoiselle (elle me semblait âgée) que nous appelions Nana. Pendant la guerre, la solidarité a été aussi très importante. Je me souviens que quelques familles du bourg venaient chez mes parents à la ferme pour planter des pommes de terre et des haricots pour manger en sec l'hiver venu. Mes parents donnaient aussi de la farine de blé à monsieur Gautier le boulanger, pour approvisionner la cantine, d'autres parents faisaient la même chose.

Grande solidarité communale aussi pendant la guerre 39-45. En 1939, le conseil attribue une mention de reconnaissance



L'aide aux soldats.

aux deux religieuses garde-malades pour leur dévouement aux malades, indigents et réfugiés. En 1941, 42, 43, le conseil autorise monsieur le maire à traiter de gré à gré avec les boulangers afin de fournir du pain pour ces trois années à raison de 0F,10 pour 3 kilos de pains par semaine en-dessous du prix fixé et payé par la clientèle ordinaire.

Le 6 septembre 1941 – à l'unanimité – le conseil vote la somme de 5000F., pour venir en aide aux prisonniers de guerre, au bureau de bienfaisance sous la présidence du curé Launay.

Le 12 novembre 1942, allocation d'une somme de 600F. pour les fournitures scolaires aux élèves indigents. Le conseil après délibération, vote une subvention de 100F. en faveur d'une course de chevaux, organisée au profit des prisonniers de guerre de la commune.

Même après la guerre, monsieur le maire et le conseil municipal font appel à la population pour pouvoir distribuer, comme les années dernières, aux personnes âgées parmi les plus nécessiteuses des secours en espèces et en nature au début de l'hiver, des logements étaient mis à disposition gratuitement aux familles de réfugiés. Des petits parisiens étaient accueillis dans les familles de Saint-Denis pendant les vacances et certains de ces enfants ont continué à venir après la guerre. Une grande solidarité aussi dans les campagnes en périodes de moissons.

De nos jours, la solidarité n'est plus la même. Ce sont des subventions, primes, aides aux cas sociaux. Aides apportées par le conseil général, les communes. A présent les repas sont portés chez les personnes âgées, leur permettant de rester plus longtemps chez elles. C'est aussi une autre forme de solidarité. La solidarité, c'est aussi aller rendre visite ou téléphoner aux personnes qui ne peuvent plus quitter leur domicile. Prenons-nous par la main et soyons tous solidaires les uns avec les autres pour ces années à venir.

Jacqueline Fouchard, Saint-Denis-d'Orques (72)

L'accueil familial des enfants de Seine et Marne

Des liens se sont ainsi créés entre générations. Nous avons apporté de l'amour aux enfants des autres, ce fut une joie l'été pendant 20 ans. Certains souffraient d'un manque d'affection familiale. Pour eux, le grand air de la campagne, découvrir la vie des animaux, manger les légumes du jardin, la volaille, boire du lait frais, déguster du pâté de lapin ou des rillettes... le résultat était qu'au bout des 2 mois, ils avaient pris des kilos ! Certains ne connaissaient que les pâtes et les pommes de terre. Il y avait de l'ambiance, ils se montraient jaloux pour s'asseoir près de nous. La plus petite montait sur les épaules de Daniel sur le canapé.

Le contact est resté avec certains qui ont maintenant 50 ans, ont des enfants et des petits enfants.

Madeleine Dufour, maison de retraite « le bois-joli » à Evron (53)

Les voisins : on donne, mais ça nous enrichit aussi !

Fin 2008, la retraite approchant, j'ai téléphoné à M^{me}... la responsable de Familles rurales du secteur, pour savoir

s'ils avaient des formations à proposer parce que j'en avais déjà fait une en 2001, c'était « l'éducation à la vie ». On nous parlait des étapes principales de la vie, de la naissance jusqu'à la mort, dans lesquelles on pouvait avoir des difficultés et j'avais été très intéressée par ce stage. Il n'a pas eu lieu, par contre, il y a des formations de deux ou trois jours et c'est ainsi que j'ai découvert les voisins. Ça fait donc deux ans. À partir de là, j'ai rencontré d'autres voisins et c'est parti comme ça. Sur Saint-Denis-d'Orques, nous avons la chance de pouvoir proposer aux personnes qui veulent nous rencontrer le choix entre un homme ou une femme. En plus, mon collègue connaît plein de monde. Les gens peuvent aussi s'adresser à la mairie ou au responsable départemental de Familles rurales qui nous contacte ensuite. On n'intervient que sur le secteur de Saint-Denis, sinon cela ferait trop lourd pour les personnes qui voisinent. Il y en a d'autres sur Brûlon. Nous intervenons en fonction de nos possibilités parce que nous sommes bénévoles. Je me souviens, quand j'ai commencé, de cette dame qui voulait que l'on aille voir son papa qui ne se déplace plus trop. Il s'agissait de l'aider à sortir de la maison, à faire quelques pas dehors puisqu'il a un déambulateur. J'ai donc rencontré cette

Carte de voisin.



personne, lui ai demandé le jour que ça pouvait lui convenir le mieux, celui où il avait le moins de visites, parce qu'il a déjà les repas à domicile. On a donc convenu du mercredi, j'y suis retourné le mercredi suivant mais par la suite, j'ai eu des empêchements plusieurs mercredis d'affilée. Il a donc fallu que je m'excuse auprès d'eux. Théoriquement, on ne devrait pas avoir de jours pour y aller, on devrait y aller au coup de cœur. On passe, on y va sans prendre forcément de rendez-vous.

Quand on va voir la personne, on discute : Si elle veut se promener dehors, on l'accompagne, si c'est pour une partie de cartes, on essaie d'y aller à deux voisins et un autre voisin. L'idéal serait de se rassembler à plusieurs chez une même personne. On peut faire aussi de la lecture à la personne qui voit mal, on s'adapte. Mais, en général, c'est plus pour papoter et nous, on est là pour écouter, mais en aucun cas pour regarder ce qui se passe chez la personne. Bien sûr, on voit, mais cela n'a pas d'importance, on prend la personne telle qu'elle est. Le but, c'est surtout de donner la possibilité aux personnes qui ne parlent pas de s'exprimer, ça leur fait du bien. Souvent, les personnes parlent du temps passé. Le monsieur que je vais voir, se rappelle de tout le monde, qu'à tel endroit il y avait les parents d'untel et autre. Tout ça leur fait oublier un peu leur solitude, leurs petits problèmes. Et puis, ils sont contents de voir quelqu'un qui n'est jamais que la génération en dessous d'eux. Nos parents ont vécu à peu près les mêmes choses qu'eux. Actuellement, je ne rencontre qu'une personne, mais par le passé, j'ai rencontré une dame âgée qui se nourrissait mal. Ainsi, je ne l'ai vu que deux fois parce qu'elle est tombée chez elle et est partie en maison de retraite après avoir été hospitalisée. J'aime bien le rapport aux gens, essayer de faire du

bien, tout le monde n'a pas envie de le faire. Si cela ne m'avait pas plu, j'aurais arrêté. L'autre voisin voit plus de personnes que moi, principalement des hommes, mais ça n'exclut pas les femmes. J'étais allée voir une femme qui habitait au fin fond de campagne. Son mari l'avait quittée du jour au lendemain. Il l'a laissée en plan sur le marché, elle avait 75 ans. Comme elle n'avait pas de permis de conduire, elle n'est pas restée à Saint-Denis. Je l'emmenais faire les courses en même temps que moi.

Ce ne sont pas forcément les personnes âgées qui nous font appel, mais plus souvent les enfants, les voisins, parce qu'elles-mêmes n'osent pas demander. Il y a aussi des personnes âgées qui aimeraient bien voir du monde mais elles sont trop méfiantes, elles ont peur que l'on soit trop intrusif, que l'on raconte. La fédération avait conçu des imprimés explicatifs, je les avais distribués avec la personne qui apporte les repas à domicile mais je n'ai pas eu de retour, malgré le papillon à retourner au cas où des personnes auraient été intéressées. On a fait assez de publicité pour que tous sachent que cela existe. Bourg ou campagne, je ne pense pas que cela joue beaucoup, peut-être que les gens du bourg communiquent mieux entre eux et n'ont pas besoin de ça. Peut-être aussi que l'on ne pense pas à ceux qui sont seuls et en même temps, on ne veut pas s'imposer. Il faut qu'il y ait une demande.

Certains supportent mieux la solitude que d'autres. Ils sont tranquilles chez eux et n'ont pas envie d'autre chose. Savoir qui a besoin ou qui n'a pas besoin, c'est pas évident. Et en plus, on ne connaît pas tout le monde, loin de là ! En fait, il faut penser plus à l'autre qu'à soi, à ce que l'autre attend de nous. On donne, mais ça nous enrichit aussi. Lors de la formation, notre formatrice avait joué le rôle de la personne âgée. Elle avait fait aussi une intervention sur le deuil et sur le mal-être. Elle nous faisait passer de petits tests, par exemple : On arrive chez la personne âgée, on ouvre la porte et le chat s'en va. Nous, on serait prêt à dire : « Ce n'est pas grave, il va revenir votre chat. » Mais non, l'important c'est le chat, il faut le retrouver avant de discuter, se mettre à la portée des personnes, s'adapter à la situation. Le chat est plus important que la personne qui arrive. Si on n'a pas parlé de ces choses là avant, ce n'est pas évident de le savoir. Mais, il y a des fois où il faut improviser, on n'a pas tous les cas de figures. De temps en temps, on se réunit avec le responsable des voisins et avec la formatrice pour étudier certains côtés de la vie. Si les personnes que l'on va voir, parlent de la mort, il faut les aider à parler, pour qu'elles se libèrent de ce qui les tracasse sans inculquer ce que l'on pense nous-mêmes. Ce n'est pas évident à chaque fois, c'est intéressant, on se rencontre entre voisins du secteur, on est une douzaine, ça va jusqu'à Auvers-le-Hamon, Brûlon, Solesmes..., ça se généralise un peu partout. Au fait, voisin, c'est nos cousins canadiens qui ont choisi ce mot plutôt que celui de visiteurs qui lui, fait penser à la prison !

Edith Lecomte, Saint-Denis-D'Orques, (72) avec la complicité d'Odile Legay et de Nelly Dorizon.



On dit toujours : on cotise, en espérant qu'on n'en ait pas besoin

C'est une idée qui a germé à la suite d'un accident d'un agriculteur voisin, en mars 1990. A ce moment-là, il n'y avait pas de mutuelle coups durs et à l'époque, j'avais une petite exploitation mais c'est moi qui allais faire le travail tous les matins. C'était prenant mais j'étais rémunéré et quand il y avait de très gros travaux, il y avait Jean-Jacques Levrard qui venait m'aider aussi. Et c'est à



En 1944 , après avoir du quitter son école à Paris, Josette Chapron fréquente celle Saint-Denis-d'Orques. Elle est à gauche de la religieuse. Sa sœur Janine est la 3e au 2e rang en partant de la droite.



1942 Saint-Léger-en-Charnie, à G. Simone Charlet, réfugiée de La Fère dans l'Aisne, avec deux camarades, Lucienne Blanchard et Yolande Naveau.



D'Espagne à la Charnie, la famille Albesa. Debout, les parents et les grands-parents maternels d'Antonio, devant, Antonio un réfugié espagnol et le beau-frère de sa mère, l'oncle Antonio.



Victor Julien (premier à gauche au dernier rang) et ses camarades de captivité à Sulzheim, en 1940.

partir de là qu'on a réfléchi parce que nous savions que dans les communes voisines, en Mayenne, il y avait des mutuelles coups durs. Mais elles dépendaient du syndicat agricole. Alors on s'est dit pourquoi pas en faire une aussi. Grâce à ça, quand les gens sont mal pris, on fait du bénévolat, ça ne leur coûte rien et ça permet de faire des travaux importants et urgents. Mais nous voulions la faire sans passer par le syndicat et là on a eu des problèmes mais on a réussi. Pour les mutuelles gérées par les syndicats, il faut être absolument syndiqué pour y avoir droit. Sur Saint-Denis-d'Orques, il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas syndiqués. On a donc modifié un peu les statuts des mutuelles. Avec Jean-Jacques, on a réuni tous les agriculteurs de la commune, syndiqués ou pas, et on a parlé du projet. On a fini à une trentaine, en espérant que la mutuelle marcherait le moins possible, mais ça n'a pas été le cas. Tous les agriculteurs de Saint-Denis d'Orques peuvent être adhérents.

On n'intervient jamais si l'agriculteur ne nous en fait pas la demande. L'entraide ne se fait que sur demande et par roulement. Bien entendu, on intervient que si la personne adhère sachant que la cotisation est de 10 euros par an, ce qui permet de payer une assurance. Elle s'adresse au président ou au chef d'un des trois groupes pour organiser une rencontre et voir les travaux qu'il y a à faire, tout ça en attendant que l'assurance de remplacement, que tout le monde a, prenne le relais. Une mutuelle coups durs peut travailler 10 jours bénévolement à la différence des services de remplacement qui fournissent un ouvrier. Il y a même des fois où on fournit notre matériel. C'est vraiment la solidarité par rapport à des coups durs. Il peut s'agir aussi bien de maladie soit grave soit d'accident mais jamais de pannes de matériel. On remplace la personne, pas le matériel.



Association Coups durs Saint-Denis-d'Orques

Dans les cas où le travail est lourd et conséquent, deux personnes de l'association se présentent chez le demandeur pour les travaux du matin et deux autres pour le soir. On ne sait pas à l'avance ce que nous devons faire, chacun travaille à sa manière, la première équipe s'informe sur place et en général un des hommes de l'intervention du soir revient le lendemain matin pour renseigner la nouvelle équipe. Pour les travaux des champs, on intervient différemment. Par exemple on utilise le matériel de l'éleveur et on peut arriver à 10 agriculteurs de façon à faire le maximum dans le minimum de temps car nous avons aussi nos propres travaux à faire.

Au début, on était donc une trentaine aujourd'hui on est descendu à douze et chacun est très occupé donc ça pèse lourd, c'est dur à supporter. Alors, maintenant, les membres de l'association peuvent aller faire du travail chez un autre pour compenser. C'est donc une entraide. Ce qui permet aussi d'intervenir même quand on n'y connaît pas grand-chose,



Les semailles.

comme moi pour la traite. Au début aussi, il y avait des syndiqués qui étaient contre, mais quand ils ont vu que ça marchait très bien et que tout le monde s'entendait, ils sont venus. On a eu deux interventions lourdes (une en 1997 et l'autre dans les années 2002 ou 2003) et pour celles qui l'étaient moins nous sommes intervenus à peu près une dizaine de fois. Bien entendu, on ne fait que les travaux que la personne faisait, on ne remplace pas une entreprise. On dit toujours : on cotise en espérant qu'on n'en ait pas besoin. Tout le monde n'adhère pas, par exemple les Gaec, ce qui n'empêche pas qu'on leur propose nos services. Et puis beaucoup aussi sont partis en retraite. Il y a beaucoup de fermes d'abolies. Il en reste une vingtaine sur Saint-Denis-d'Orques et encore c'est une grande commune. Sur la route de Chemiré, il n'y a plus personne, un sur la route d'Etival, sur la route de Michel Martin ils ne sont que deux, sur la route de Viré non plus...

Jean-Louis Echivard, avec son épouse Patricia, Saint-Denis-d'Orques (72) et la complicité de Jacqueline Fouchard et Nelly Dorizon.



On a fait trop de C. E. S. alors on a été licenciées

Dans le chemin de Chammes, on avait l'interdiction de faire du feu, à cause des munitions de la guerre qui s'y trouvaient. monsieur Montebault était allé les porter à la gendarmerie.

Une semaine on travaillait du lundi au vendredi et la semaine d'après on était de repos. C'était l'équipe des gars qui travaillait. On était dix-sept ou dix-huit, on a même été jusqu'à 20. On allait sur les neuf communes : Blandouet, Saint-Jean-sur-Erve, partout. À Saint-Jean, on a mis des tonnes de pierres pour faire pataugeoire pour les gamins.

C'étaient les maires qui nous proposaient ce travail. Ici c'était monsieur Pilon qui nous faisait abattre du bois pour vendre à la commune et l'argent c'était pour les personnes qui voulaient du bois. On avait du matériel, des tronçonneuses, tout ça c'était au bureau à Arcades, à Sainte Suzanne. C'était madame Bourny la secrétaire et puis après ça été madame Bourgoïn. C'était du bon boulot, c'était bien, on voyait la nature. Dommage que ça tient plus. On faisait huit heures, midi et l'été on recommençait à douze heures trente. A quatre heures trente on arrêtait. Monsieur Pilon nous emmenait en voiture mais nous on y allait à Mobyette.

Dans l'équipe où étaient mes frères ils ne sont plus que trois, les autres sont morts. Nous, les femmes, on faisait tout pareil, dérinçer les chemins. On n'y a été au moins six ou sept ans, même huit ans, facile. On a fait trop de C. E. S. alors il a fallu qu'on se présente au bureau et on a été licenciées. Ça été dur, quand on perd un boulot, d'en retrouver un autre.

Sur la route touristique, les frangins ont abattu des perches avec monsieur Montebault. Elles étaient revendues et ça a rapporté de l'argent à la commune

de Torcé. Tout comme les cordes de bois que l'on allait chercher du côté de la Pierre au Diable. À Sainte-Suzanne c'était au chemin de la Sorie. On a rouvert aussi le chemin de l'Aubépin. Et puis il y avait aussi la location des vélos à Sainte-Suzanne. On les nettoyait. Moi, c'est monsieur Montembault qui est venu me chercher. Il avait une lettre de M. Pilon qui lui demandait de chercher des personnes au RMI. Quelques temps après, c'est nous qui avons fait marcher Évron où il n'y avait encore rien à l'époque. On a fait des réunions et puis Floris a démarré. On était en pleine nature, le midi on mangeait dehors et en hiver on se faisait du feu pour griller la viande. En forêt on montait une cabane avec des branches de houx. C'était dur comme boulot mais on aimait ça. Le vendredi après-midi on

attire les touristes, mais quand ils se rebouchent... Il y a des gens qui passaient en nous disant : *c'est bien travaillé à la main, c'est même rare ce que vous faites là et heureusement que vous êtes là sinon on ne pourrait pas passer.* Et les chemins de ferme du côté de Thorigné on en a mis des tonnes et des tonnes de gravillons ! On montait sur le plateau, on jetait les gravillons et Jacky Dubois mettait le goudron. Tous les vendredis, le maire nous payait un coup. On allait chercher le goudron par 1000 l. à la carrière de Saint-Denis. On faisait tous les chemins de la commune de Thorigné. Et il y avait de bons fermiers qui nous apportaient de l'eau ou de l'Orangina. Il fallait la tenir la lance à goudron, étaler avec le balai et nous sur le plateau, c'était dur, mais tout métier est dur. Maintenant ça fait 11 ans qu'on fait les volailles. On a découvert de beaux chemins dans la Charnie.

Françoise et Suzanne Demé, Torcé-Viviers-en-Charnie, avec la complicité de Colette Attrait et Frédéric Baudry.

■ BLANDOUET

Solidarité

Un chemin pédestre ouvert pour aider

A 140 ans près, l'histoire se répète



Historique de ce chemin

Dans les années 1840, le maître sévissait en Charnie. Les journaliers employés dans les fermes et surtout dans les industries locales à caractère artisanal, étaient très

au 19^e siècle. La commune de Blandouet refusant de prendre en charge les 2 300 mètres de l'entraîneur passant sur son territoire, St Denis

Le chemin dit de la Roche, qui part du bourg vers la Séchetière pour rejoindre le Pont Bougon sur le Troulon en direction de St Denis d'Orques (Sarthe), est plein de monde actuellement. De nombreux bénévoles des deux communes et sont ouvriers de

Décembre 1994, le chemin de la Roche, où ont travaillé Suzanne et Françoise Demé, a été construit en 1854 pour faire face au risque de mendicité en raison d'un hiver très vigoureux.

affûtait Les outils pour les gars de la semaine suivante. On était bien équipés : tronçonneuses, débroussailleuses et madame Ligot nous avait fait aménager un atelier là où il y a monsieur Charlot. Elle était sympa madame le maire, elle nous trouvait du boulot, monsieur Plot aussi, souvent pour la semaine. On était allés au terrain de camping, au château. On avait monté jusqu'au troisième étage des pierres qui étaient prises en photo. On a fait aussi les carreaux de ce château ! On avait peint l'école de Sainte-Marie. On travaillait dans toutes les communes où les maires demandaient et des cordes de bois, on en a fait. On débardait tout avec le tracteur de monsieur Montembault. On avait aussi de la formation avec Joseph et Marie-Pauline. Ils nous ont emmenés à Laval et une fois on a mangé chez eux. Une autre fois on est allés à Mayenne. C'est monsieur Pilon qui nous a emmenés avec Mme Bourny qui était l'assistante sociale. On a vu le préfet. On a mangé là-bas et tout le monde a été malade ! Faut dire qu'on avait bu pas mal de café.

Quand on a été licenciées, on savait pas si on allait retrouver du boulot. On préfère travailler que de toucher le RSA. Aujourd'hui, on peut pas rester sans boulot c'est pas possible, mais le travail ça ne court pas les rues. Les chemins, quand ils sont propres, ça

Les réfugiés de l'Aisne : au retour, des ruines les attendaient...

Dès 1939, les départements du Nord et de l'Est sont considérés comme zone de combats et les habitants sont invités à quitter la région. Le processus s'officialise et s'accélère en mai 1940. Le 10 mai, les troupes allemandes franchissent la frontière belge et c'est l'exode pour des milliers de personnes fuyant à pied, à cheval, à vélo, quelques-uns en voiture sous les bombardements... ces scènes immortalisées par le film *Jeux interdits*.

Pour les habitants de l'Aisne, le département d'accueil sera la Mayenne. Pourquoi, la Mayenne ? Peut-être à cause de cette petite rivière du nord du département, l'Aisne, affluent de la Mayenne ?

55 000 d'entre eux seront accueillis dans des conditions assez difficiles : problèmes d'organisation, d'hygiène, de possibilités d'accueil... A Torcé, Odette se souvient qu'une dame Coquelet était hébergée dans le magasin aux grains de la maison Massot : c'était une jeune mère de famille dont le mari était à la guerre et qui a donné naissance à sa deuxième petite fille à Torcé, aidée par madame Thomas, la sage-femme locale.



Les villes martyres.

Georges Guittet se souvient de ce couple âgé qui a été hébergé à Roisnon pendant quelques mois. L'homme était ancien charron, il aidait aux travaux des champs. Il ne sifflait pas les chansons, il les « respirait », la mélodie accompagnant ses inspirations et expirations. La femme aidait à la maison. Ils dormaient dans la cuisine



où un lit avait été installé pour eux. Le plancher du grenier était en mauvais état et la nuit, les rats faisaient la sarabande. Ce qui devait arriver arriva : le plancher céda et cinq ou six rats sont tombés directement sur le lit faisant pousser un hurlement à la pauvre femme. Cette famille, comme de nombreuses autres ont quitté la Mayenne aux lendemains de l'armistice, regroupées dans des charrettes et transportées vers Vaiges, pour rejoindre leur département d'origine. Au retour, des ruines les attendaient...

Le 17 Juin, les Allemands sont en Mayenne. Trente-neuf réfugiés de l'Aisne et quelques Mayennais périssent lors d'un bombardement sur Evron (Mayenne WW2, forumactif.net)

Dans la presse de l'époque (Ouest-Eclair du 4 août 1940), on trouve la Chronique des Réfugiés : avis de recherche, des nouvelles de... Certains ont choisi de rester dans l'Ouest.

Soixante-dix ans plus tard, Le courrier Picard du 21 mars 2010 a fait paraître un article intitulé : Aisne : l'exode de 1940 raconté par les anciens. Six étudiants en histoire orale recherchent le témoignage de ceux qui ont vécu cette période : une manière de combler le vide des Archives sur ce sujet... Il y a urgence à interroger nos témoins pour Francine Manesse, participant à ce projet. Une démarche qui rejoint la nôtre : recueillir, partager, transmettre.

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72).



Solidarité à l'école... le tsunami d'avant

Le 26 décembre 2004, comme tous ceux qui sont devant leur écran de télévision, je découvre le désastre provoqué par le tsunami en Asie. Pendant des semaines des images terribles nous arrivent montrant des hommes, des femmes et des enfants qui en quelques secondes ont perdu leur maison, leur famille ou le peu qu'ils possédaient. De retour en classe après les vacances de Noël, une idée m'obsède... Il faut en parler avec les enfants, faire quelque chose. D'une discussion avec mes collègues de l'époque naît l'idée de récolter des fonds pour venir en aide aux sinistrés. Etant proche du Secours Populaire je m'adresse à eux pour glaner des renseignements ; en effet ils organisent une grande collecte pour aider les pêcheurs sinistrés à reconstruire des bateaux pour retourner le plus vite possible à la pêche.

Nous décidons avec mes collègues d'organiser une grande braderie. En classe nous nous mettons au travail : affiches, petites annonces pour collecter des objets à vendre, organisation de la braderie avec les parents d'élèves... Très vite nous sommes contactés par les habitants qui nous proposent des vêtements, des jouets, de la vaisselle... Le vendredi 21 janvier 2005 nous sommes prêts ; la salle des fêtes transformée en grand marché ouvrira ses portes le samedi 22 et le dimanche 23 pour accueillir les visiteurs et, nous l'espérons, des acheteurs ! Pendant deux jours, parents, enfants et enseignants (48 bénévoles au total) se relaient pour tenir les différents stands. C'est une réussite !

Quelques jours plus tard, deux responsables du Secours Populaire de Laval viennent à l'école et les enfants leur remettent un chèque de 3000 euros. C'est une manière d'exprimer notre solidarité, mais il y en a beaucoup d'autres et nous nous efforçons de sensibiliser les enfants à la moindre cause, si petite soit-elle.

Josiane Réauté, Torcé-Viviers-en-Charnie (53).



Parfois faut pas grand chose, mais c'est toute une vie qui se fait comme ça, après

Je suis arrivée toute jeune à Saint-Denis-d'Orques, j'avais huit ans, c'était donc en 1943. Avec maman et mes quatre frères et sœurs, on a quitté Paris pour rejoindre ma tante en tant que réfugiés de guerre. Ma tante Jeanne Le Phée, qui avait perdu son mari et ses deux enfants, avait fui les bombardements de Brest et atterri à Saint-Denis avec une autre famille brestoise. C'est de là qu'elle nous a écrit : *si seulement vous pouviez venir dans la Sarthe...* C'est ainsi que nous sommes arrivés à Saint-Denis.

À Paris, on habitait un quartier où il y avait beaucoup de familles juives. J'avais des petites camarades d'école qui portaient l'étoile jaune. Certains matins, une ou plusieurs d'entre elles manquaient à l'appel. Parfois, en faisant la queue chez Félix Potin, on voyait des mères de famille que l'on forçait à monter dans un camion, et on les emmenait pour une destination inconnue. Même sans avoir été directement confrontés à des brutalités, on avait quand même la peur au ventre. Alors, quand maman a vu que des gens du quartier demandaient à partir, elle a fait pareil. Bien que toutes ces scènes soient restées gravées dans ma tête de petite fille de six ou sept ans, je



Josette Chapron à G. avec ses deux sœurs, ses deux frères et sa maman à la communion de Jean en 1945 au 22 rue des Vignées à Saint-Denis d'Orques



Josette Chapron avec sa maman, donnant à boire aux soldats peu après le débarquement américain de 1944.

dois dire que je n'ai pas vécu ces événements de façon trop dramatique, sûrement grâce à la protection affective de nos parents et de nos maîtresses d'école.

Un jour, maman nous a dit qu'on allait quitter la maison. C'était l'été, on allait voir Tante Jeanne, c'était comme quand on allait la voir à Brest en vacances. Ma tante était arrivée en 42 à Saint-Denis. De condition modeste, elle était courageuse et ne ménageait pas sa peine : pendant toute l'occupation, elle fit des journées de couture chez les fermiers de la commune et des alentours, ne ramenant pas forcément de l'argent mais le plus souvent de la nourriture : du beurre, des œufs, des légumes. Maman s'occupait de nous cinq. On était tous logés

aux Vignées, dans une maison appartenant au maire de Saint-Denis de l'époque. Comme pour tous les réfugiés de France je suppose, notre intégration parmi les habitants du bourg se fit progressivement : la vie à cette époque était difficile pour tout le monde et les gens devaient apprendre à s'accepter et à se connaître. Peu à peu, maman se fit donc quelques amis, puis elle connut Paul Berthé, qui deviendra bientôt son deuxième mari. Originaire de Saint-Jean-sur-Erve, il était à ce moment-là couvreur à son compte à Saint-Denis. Paul était veuf avec cinq enfants et maman nous élevait seule tous les cinq : la réunion des deux fratries, à peu près dans les mêmes âges, pour fonder une famille de dix enfants, nécessita une forte motivation affective et un impressionnant sens de l'organisation. C'était la fin de la guerre, l'euphorie de la Libération, les bals populaires, les gens avaient envie de reconstruire leurs vies.

En 1945, Tante Jeanne et les autres réfugiés brestois sont rentrés à Brest. Nous nous sommes installés dans la maison de Paul, rue principale, actuellement rue Geoffroy de Loudun : une nouvelle vie a commencé pour notre famille, de rude labeur pour mon beau-père, sur les toits par tous les temps, pas facile non plus pour maman qui devait tenir la maison avec dix enfants. Cette période fut jalonnée par les communions solennelles, les certificats d'études primaires, les placements en apprentissage, ainsi que les loisirs comme le bal ou le cinéma. Petit à petit, chacun de nous quitta le nid familial pour aller faire sa vie ailleurs...

En 1955, mes parents sont retournés vivre à Paris pour améliorer leur condition : maman disait toujours qu'elle ne voulait pas rester à Saint-Denis et mon beau-père lui avait dit *je te suivrai au bout du monde*. À Paris, il apprit à travailler le zinc, matériau de couverture qui n'existait pas à Saint-Denis. Il dut également apprendre à circuler dans Paris, avec son Solex, d'un chantier à l'autre, tout ça à 45 ans ! Comme disent les jeunes d'aujourd'hui : respect !

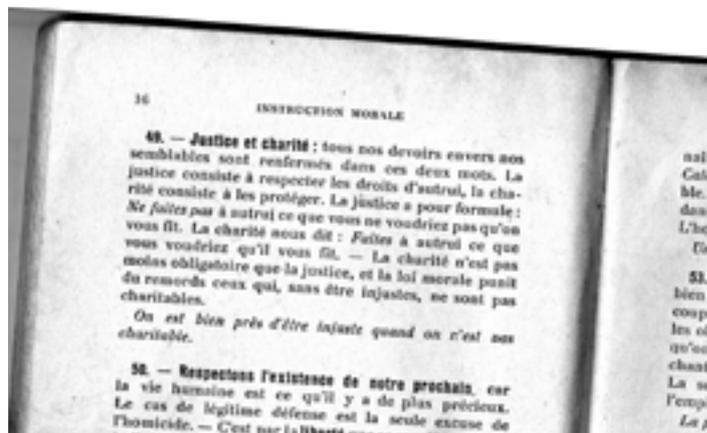
La page de Saint-Denis était donc tournée pour eux ; ils en ont gardé toute leur vie de très bons souvenirs et des amis avec lesquels ils ont conservé des liens jusqu'au bout.

Josette Chapron, Le Mans (72).

P'tit coup de jeune sur les archives

Dans le numéro précédent, les élèves de l'école publique de Torcé-Viviers-en-Charnie avaient répondu à la question : Te souviens-tu de la dernière lettre que tu as envoyée ? Aujourd'hui ils nous donnent à nouveau une idée de leur perception du monde en posant leur regard sur un manuel scolaire, vieux de 75 ans ! Au nom de tous les lecteurs du Petit Babillard illustré, les Ateliers d'histoire de la Charnie les remercient vivement, ainsi que leurs enseignants, pour cette participation.

Les RESUMES DU COURS MOYEN ET DU COURS SUPERIEUR A L'ECOLE PRIMAIRE par A. Lechevalier
Instituteur à Cuverville-en-Caux (Seine-inférieure)
Correspondant du Ministère de l'instruction publique.



Instruction morale

7^e mois. - **La société. Devoirs de justice.**

49. — Justice et Charité : tous nos devoirs envers nos semblables sont renfermés dans ces deux mots. La justice consiste à respecter les droits d'autrui, la charité consiste à les protéger. La justice a pour formule : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. La charité nous dit : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fit. — La charité n'est pas moins obligatoire que la justice, et la loi morale punit du remords ceux qui, sans être injustes, ne sont pas charitables.

On est bien près d'être injuste quand on n'est pas charitable.

8^e mois. - **La solidarité, la politesse.**

55. — La solidarité est l'union des hommes dans leurs intérêts. Tous les hommes travaillent les uns pour les autres, mais le résultat de leurs efforts se trouve multiplié par l'association. — Les assurances, les mutualités, les syndicats, les compagnies industrielles et commerciales sont des applications de la solidarité. La solidarité doit se compléter par la fraternité qui est l'union des cœurs.

Chacun pour tous, tous pour chacun.

9^e mois. - **Devoirs de charité.**

63. — La Charité unit les hommes par l'amour. La reconnaissance est le souvenir d'un bienfait reçu ; l'ingrat se montre indigne de l'affection de son bienfaiteur. L'indulgence est le pardon du mal subi, ou mieux de la faiblesse qui en est la cause. — La bienveillance est le désir de faire du bien. La bienfaisance est la charité active ; elle consiste à faire du bien à notre prochain.

Le bonheur appartient à qui fait des heureux. (Delille)

65. — La Charité doit s'adresser aux besoins intellectuels et moraux comme aux besoins physiques. Nous sommes charitables en donnant aux autres les moyens de s'instruire, en les éclairant de nos conseils, en défendant leur honneur contre la calomnie. Nous leur prouverons notre affection en partageant leurs douleurs. — La générosité consiste à rendre le bien pour le mal. Le dévouement peut aller jusqu'au sacrifice de la vie ; le dévouement obscur est le plus méritoire.

Donner son cœur, voilà la charité suprême. (J. AICARD)

67. — La fraternité. — La charité adoucit la misère, mais elle n'en supprime pas les causes. La fraternité relève les faibles et les fortifie contre le découragement. On lui doit les œuvres de bienfaisance et de prévoyance sociales : hospices, hôpitaux et orphelinats. — Les lois sociales sont l'honneur de la 3^e République : lois sur la gratuité de l'instruction primaire, sur l'assistance médicale, les accidents du travail, l'hygiène publique, l'assistance aux vieillards et incurables, les retraites ouvrières et paysannes, les assurances sociales.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de la nature. (La Fontaine.)

68. — Les inégalités sociales existeront toujours parce que nous naissons plus ou moins forts et intelligents. Les inégalités de fortune proviennent de ces inégalités de nature ; nous pouvons les atténuer parce que le travail est libre et la concur-

rence permise. — Le travailleur sobre a droit à l'aisance au déclin de sa vie. Si le malheur l'accable, c'est un devoir pour la société de lui venir en aide, car tous les hommes sont des frères.

Aimons-nous les uns les autres.

Imp. ALLAIN — ELBEUF 464599 — 1936

Ecole publique de Torcé-Viviers-en-Charnie

les cycle 3

Bonjour,

Merci de nous faire participer une nouvelle fois à votre petit journal. Votre document sur l'instruction morale d'autrefois nous a appris beaucoup de choses ! A l'école, nous apprenons aussi les notions de Solidarité, fraternité, justice, politesse etc, mais pas de la même façon. Nous ne faisons pas de cours d'Instruction morale, nous n'apprenons pas des formules par coeur.(ex: Chacun pour tous, tous pour chacun).

Nous avons travaillé en groupe sur chaque article pour vous apporter nos témoignages. On espère qu'ils vous aideront.

49. - Justice et Charité (par Lucy, Brenda, Laurène et Elise)

« Nous apprenons ça à l'école. C'est une bonne chose à apprendre pour ne pas blesser les autres.

Dans nos conseils de classe, on se dit souvent qu'il ne faut pas faire aux autres ce qu'on n'aimerait pas qu'on nous fasse. On sait aussi que la charité c'est de donner aux autres, souvent en classe les élèves s'aident. Par exemple quand un ami fait tomber toutes ses affaires, on vient l'aider. Si quelqu'un nous tape, on sait qu'on ne doit pas lui rendre la pareille, il faut être plus intelligent. Dans notre école, il y a un règlement intérieur pour les enfants où tout est expliqué. »

55. - La solidarité (par Arthur, Mathéo, Calvin, Elise et Charline)

« A l'école, on travaille souvent en groupe, par exemple en arts plastiques. Comme je suis doué dans cette matière, j'aide les autres. Quand on travaille sur des défis (énigmes) ou quand on fait des sports d'équipe, on est en groupe, on a plus d'idées. A plusieurs, on est plus forts ! Nous on dit « un pour tous, tous pour un ! »

63. - La Charité (par Baptiste, Constant, Flavien, Yoann, Armand et Thomas)

On se pardonne entre amis. Il y a des élèves qui nous aident. Parfois, des élèves sont méchants avec les autres, du coup ils n'ont pas d'amis. Heureusement, la plupart des élèves aiment s'entraider, on n'aime pas voir nos copains malheureux. En classe, la maîtresse autorise les plus grands à aider ceux qui ont besoin d'aide.

65. - La charité (par Laura, Alexandre, Léa et Enora)

En classe, les élèves qui ont un souci peuvent en parler. « Je souffrais qu'on me dise tout le temps que c'était bien fait que je sois en famille d'accueil. Grâce au conseil de classe, j'ai pu expliquer à mes camarades ma situation, ils ont compris et maintenant ils ne m'embêtent plus. » D'autres enfants ont pu parler de leur handicap, de leur souci de santé, de famille. A l'école, on sait qu'on n'est pas tout seuls, on a toujours quelqu'un pour nous aider.

67. - La fraternité (par Gwen et Doria)

A l'école, il n'y a ni riche, ni pauvre, on est tous égaux. On peut aller à la piscine, c'est gratuit. On va souvent voir des spectacles gratuits. Enfin, nous avons la chance d'avoir une mairie qui finance beaucoup de sorties. Il y a aussi l'association des Parents d'Elèves qui organisent plein de manifestations pour récolter de l'argent pour tous les élèves de l'école. Grâce à cette fraternité, on a pu partir en classe découverte, avoir des ordinateurs, du matériel de sport, des jeux...

68. - Les inégalités sociales (par Océane, Marlène, Maëva et Sarah)

Nous nous racontons toujours nos problèmes et quelquefois on se dispute. Quand un camarade n'a pas son matériel, on se le prête. On n'est pas vraiment « frères et soeurs », on ne s'entend pas toujours mais heureusement l'école nous permet d'apprendre à écouter et mieux vivre avec les autres.

Les élèves de CE2, CM1 et CM2 et leur maîtresse.

Au conseil autrefois

Elus, associations, particuliers : zoom sur la solidarité et l'assistance autrefois à Chemiré

Ces valeurs se déclinent de deux façons : l'une administrative avec son cadre législatif, l'autre simplement humaine. Dans nos registres de délibérations on voit se succéder divers types d'aides attribuées à la demande, dans le respect de lois et sur décision des membres du Conseil Municipal ou du Bureau de Bienfaisance.

- Assistance aux vieillards, infirmes et incurables :

loi du 19 février 1875

- Assistance aux femmes en couches : loi Strauss,

17 juin 1913

- Assistance aux familles nombreuses : loi du

14 juillet 1913

- Allocation journalière loi du 7 août 1913 : pour venir en aide aux familles dont le soutien est sous les drapeaux

- Aide Médicale Gratuite : loi du 15 juillet 1893 : aide médicale à domicile et aide hospitalière (cf.: PBI n812)

Bureau de bienfaisance :

quelques actions remarquables

- Achat de fournitures pour les élèves indigents, le 14 novembre 1920 la somme allouée passe de 40fr à 110fr

- 20 février 1921 : subvention au Bureau de Bienfaisance pour les dépenses de fourniture de pain.

- 10 décembre 1933 : achat de vêtements pour les élèves indigents.

NB : Au 1er Mars 1955, le Bureau de Bienfaisance devient Bureau d'Aide Sociale

Aides aux sinistrés :

Première mention : le 15 mars 1953, 1000fr sont attribués aux sinistrés des pays du Nord (raz-de marée au sud-ouest des Pays-Bas)

10 octobre 1954 : aide aux sinistrés d'Orléansville, victimes d'un séisme : 3 000fr

14 Juin 1959 : Subvention de 3 000fr aux sinistrés de Madagascar (cyclone)

20 Octobre 1963 : 10F (nouveaux !) pour les sinistrés de Martinique (cyclone Edith)

(NDLR : Etude faite dans les registres de délibérations jusqu'en 1980)

Solidarité, assistance... Ces valeurs relèvent aussi des principes d'humanité qu'on les nomme générosité, charité, altruisme... Aider les autres n'est-ce pas une question d'amitié plus que de devoir ? voilà bien un sujet de réflexion philosophique. La solidarité est aussi une affaire d'hommes ou/et de femmes qui agissent de façon spontanée, hors de tout cadre administratif ou législa-

tif. Elle peut être forte dans certains métiers. Le meilleur exemple est l'aide qui se met en place chez les agriculteurs quand l'un d'entre eux est victime de maladie grave ou d'accident l'empêchant d'exercer son activité professionnelle.

A Chemiré, cette entraide se met en place à l'initiative du maire, lui-même agriculteur. Elle s'est exercée de nombreuses fois : tel agriculteur soignant un cancer, tel autre bloqué par une pancréatite en période de foins, telle agricultrice trop tôt veuve... C'est un geste normal pour celui qui le fait mais tellement réconfortant pour la famille éprouvée qui en bénéficie. La solidarité, c'est aussi cette femme aux revenus modestes qui offre un matelas à une famille nouvellement arrivée, aux ressources limitées. Elle sera l'élément déclencheur d'autres actions : colis de la Banque Alimentaire, aide du Secours Populaire... *Aider les autres, c'est s'aider soi-même.* En ces temps de mondialisation où chaque catastrophe est vécue en direct, les ONG font un travail formidable mais cela ne doit pas empêcher le simple citoyen de voir « la misère » à sa porte et d'essayer d'y remédier avec ses propres moyens. Une présence, une écoute : c'est déjà une aide. C'est comme un sourire, ça ne coûte rien mais ça fait du bien, un bienfait « réciproque » !

M. L. - G.

... à nous le souvenir

Départs...

J'ai appris le décès fin 2010 de madame Marsoin. Son mari et elle furent instituteurs à Blandouët de la rentrée 1938 à 1960. Monsieur Marsoin est décédé voici quelques années. Madame Marsoin perdit son père à la guerre de 1914-1918 ; son mari fut prisonnier en Allemagne de 1939 à 1945, leur fils, Claude né en janvier 1939 à Blandouët, fut tué dans une rue d'Alger le 23 mars 1962 à 23 ans. Ne peut-on pas dire à leur sujet *A nous le souvenir* ?

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi (78)



Au monument aux Morts de Blandouët.

Claude Marsoin photographié par Paris-Match (n°677 du 31 mars 1962) au bas des escaliers de l'avenue Bouzareah, juste avant d'être atteint par une balle française.



Lundi 27 décembre 2010

Bonjour,

J'ai appris ce midi le décès le 24 décembre de Madame Ausselin. Je la connaissais peu, l'ayant toutefois côtoyée lors des Ateliers d'histoire de la Charnie à Blandouët. Mais je n'oublie pas qu'en 2006-2007 lorsque je rédigeais mes articles pour "Wikipedia" j'étais venu dans son épicerie et que j'y ai eu mon premier contact avec le "petit Babillard", faisant ainsi connaissance avec elle et avec le passé vécu de Blandouët si précieusement relaté.

J'ai donc cet après-midi une pensée pour elle, pour ses amis de Blandouët et pour ce qu'elle a apporté à la vie de notre coin de Charnie. Amicalement,

Jean-Pierre Morteveille, Sainte-Suzanne (53)



Fernande Ausselin, à 86 ans devant la Pierre au Diable lors de la rand'automne des Ateliers d'histoire de la Charnie le 24 septembre 2006 à Torcé-Viviers.

Du côté des ateliers



Signe que les lecteurs/auteurs du Petit Babillard illustrent s'approprient de plus en plus leur journal, la rubrique du côté des ateliers est bien étoffée, pour le plus grand plaisir de tous ! Un nouveau dossier ne peut tout évoquer, chaque nouveau numéro ne fait que l'ouvrir. A vous, comme ici, de continuer à l'enrichir. Ainsi le dossier *Charnie, terre d'asile, terre de liens* ne parle pas des correspondances et échanges scolaires et sûrement de bien d'autres occasions de tisser des liens. A vous de babiller !

Les réponses du quiz sur l'information et la communication autrefois en Charnie

Réponse 1

A - En 1980.

Réponse 2

B - Papy Météo.

Réponse 3

C - Daniel Hamelin.

Réponse 4

B - A La Roë.

Réponse 5

A - Marc Madiot le cycliste.

Réponse 6

B - 95 centimes.

Réponse 7

B - Le tachygraphe

Claude Chappe a d'abord donné à son invention le nom de **tachygraphe** signifiant littéralement *appareil qui écrit vite* puis **télégraphe** du grec télé : *loin* et graphein : *écrire*.

Réponse 8

C - Chaque jour plus proche de vous.

Réponse 9

B - En voiture.

Réponse 10

B - L'Angleterre.

Réponse 11

C - Oblitéré.

Réponse 12

C - 00 33

Réponse 13

B - Rouge.

Réponse 14

B - Salut les copains.

Réponse 15

C - 1938.

Réponse 16

B - L'Echo des trois forêts.

Réponse 17

C - Garde-champêtre.

Réponse 18

C - A Lyon.

Réponse 19

A - 440 habitants.

Réponse 20

C - Yves Rénier.



Le pommé, suite : après la recette, les voisins comme si nous y étions.

Quand la conversation vient sur ce sujet, il m'arrive encore de descendre à la cave chercher le pot de pommé qui me reste pour le faire goûter.

Un hasard a voulu que je retrouve, récemment, les fiches écrites aux Baillées de Saint-Denis-d'Orques, où m'était venue l'idée de réunir les voisins proches, pour faire du pommé. Adolescent, en 1941-42, dans la ferme de Pont de Gennes, près de Montsûrs, où je m'étais loué pour un an, dans une famille de 11 enfants, pour apprendre à cultiver comme les fermiers de l'époque, on semait blé, orge, avoine, betterave, fourrages pour nourrir chevaux et vaches laitières, cochons, poules et lapins, bref, on vivait alors en autarcie, cultivant tout ce qui était nécessaire pour nourrir bêtes et gens.

Les soirées d'hiver, j'ai vu faire du pommé souvent appelé la confiture du pauvre. En effet, pas besoin d'acheter de sucre pour cette « confiture » ; dans le verger il y avait des pommiers de toutes espèces. Il suffisait de prendre, de choisir les pommes qui convenaient ; il fallait des pommes douces. Les pommes acides ne convenaient pas pour cela. Par précaution, j'ai questionné les anciens du secteur de Saint-Denis-d'Orques et de Viré, car je n'étais plus très sûr de mes souvenirs déjà lointains. En 1972, Maman étant décédée en 1968, j'avais acheté une ruine pour me poser à mon retour du Tchad, le temps de mes études à Paris.

Dans la salle commune de l'ancienne maison, au toit flambant neuf, il y avait une grande cheminée, comme à l'ancien temps, où l'on allait pouvoir installer nos chaudrons. Restait à trouver les grandes bassines de cuivre nécessaires à la cuisson du jus de pommes sorti tout juste du pressoir.

La consigne la plus étonnante des Aînés était de déposer, dans les chaudrons, avec le jus, des pièces d'argent d'environ 3 cm de diamètre. Allant à Paris, chaque semaine, pour les cours, j'avais repéré sur mon trajet, une boutique qui vendait des pièces de monnaie anciennes et j'en fis l'achat, me demandant bien leur utilité pour la cuisson du pommé, le bois de chauffage



Le père Bouteloup, mon voisin de la Ménagerie, manie le ribot.



Les éplucheurs de pommes, ce sont les voisins des alentours. Le père Mélayet est au premier plan.



Madame Lejeune, (du bourg de Saint-Denis à présent) manie la touche pour remplir les pots à rillettes en grès...

ne me manquait pas puisque Monsieur Garin me faisait don des coupelles des chênes abattus dans ses bois.

Un jour d'automne 1975, à 14 heures la cidreuse est là pressant les pommes douces apportées par les uns et les autres, et 420 litres remplissent nos deux bassines de cuivre. On allume le feu sous les chaudrons. Deux voisins complaisants restent avec moi pour alimenter le feu. Le jus doit bouillir doucement et s'évaporer. Pendant ce temps, nous épluchons des pommes (douces) enlevant peau et pépins, et les mettons au fur et à mesure dans les chaudrons. La soirée se passe tranquillement. Les deux travailleurs et les visiteurs bavardent, s'entraident, trinquent et se restaurent. Les grills sont en action sur la braise pour cuire saucisses, boudins, merguez, steaks etc. selon le désir de chacun. Des pommes de terre cuisent dans la cendre. Quand vient l'heure du sommeil, matelas mousse et couvertures, posés à même le carrelage, font l'affaire. Pour remplacer les murs écroulés de cette ancienne salle commune on a tendu des bâches pour se protéger des courants d'air. A tour

de rôle, entre deux sommes, celui qui ouvre l'œil met du bois dans le feu et se rendort. La première nuit se passe ainsi. Au petit matin, café, petit déjeuner, les volontaires se remplacent, chacun ayant son travail à faire chez lui. C'est une bonne ambiance.

30 kilos de pommes sont ainsi épluchés et jetés dans le jus qui bouillonne, afin d'avoir au final, davantage de pommé. Les pommes, après toutes ces heures de cuisson, sont en compote depuis longtemps. Il faut arrêter de mettre des quartiers de pommes 12 heures avant l'heure prévue pour le « trempage » du pommé en fin de cuisson. Au bout d'un certain temps, l'évaporation ayant fait son oeuvre, une seule bassine peut contenir le jus réduit et épaissi. On a vite compris l'injonction de nos aînés d'ajouter des pièces d'argent au jus de pommes qui doit cuire. Dès que le jus se met à bouillir, un cliquetis se fait entendre. Les pièces, pourtant lourdes, montent et descendent avec les bouillons et frappent le fond de la bassine de cuivre. Les heures passant, il faut guetter ce bruit qui s'atténue puis disparaît, ce qui signifie que le jus s'est épaissi et qu'il faut impérativement remuer pour que le pommé ne caramélise pas. On comprend la sagesse des aînés ; tous nous avaient dit de prévoir, en plus des pièces d'argent, un « ribot » pour remuer, en fin de cuisson, afin d'éviter que le pommé prenne au fond de la bassine, colle et brûle. « Le ribot », est un manche de 2m de long, au bout duquel on fixe, perpendiculairement, une planche de 50cm de long sur 10cm de large et 2cm d'épaisseur. On peut ainsi remuer le pommé à distance, sans se brûler, tout en étant efficace. A ce moment-là on peut ajouter quelques kilos de sucre, si les maîtresses de maison présentes, pensent que le pommé en sera amélioré. A tour de rôle, un homme se dévoue pour manier le ribot et remuer la pâte obtenue. On arrive au terme de la seconde journée. La nuit arrive, les rôtissoires sont devant le feu, avec poulets et canards qui dorment ; les tables sont mises, les uns jouent aux cartes (belote ou coinchée), les autres dansent, la musique (accordéon ou disques) met de l'ambiance. Enfin, on se restaure lorsque les cuisinières sont prêtes. On attend que le pommé soit à point, souvent peu avant minuit. L'opération aura duré de 32 à 36h. Arrive le moment où le pommé saute dans le chaudron en gros bouillons épais. C'est alors que l'on prend une assiette froide ; on y dépose un peu de pommé et on penche l'assiette verticalement. Si le pommé ne « pleure » pas, c'est qu'il ne contient plus de liquide, alors, il est à point. Les hommes les plus forts, ôtent la bassine du feu, la posent sur une couche de foin et les femmes se précipitent avec leurs louches pour récolter la précieuse pâte et remplir les pots de grès préparés à cet effet. Les pots s'alignent sur la table et la joie est totale. Beaucoup de bonheur tout simple. Le lendemain, chaque participant viendra prendre son pommé refroidi ; il se conservera 10 et même 20 ans. Sa très longue cuisson a anéanti les bactéries. De temps à autres, quand la conversation vient sur ce sujet, il m'arrive encore de descendre à la cave chercher le pot de pommé qui me reste pour le faire goûter. Cette réjouissance était devenue courante pour notre voisinage. Nous avons fait du pommé en 1975, 1986, 1988, et 1994. Peut-être ai-je oublié quelques dates ? Le Comité des fêtes de Saint-Denis d'Orques, dont monsieur Tallois était alors Président, a continué à en confectionner à la ferme de la Maçonnerie, pour le vendre aux Fêtes de la Moisson. *Père Jean Louatron, Laval (53).*



Les « débroussaillages » à Sainte-Suzanne : 1965-1967

À cette époque, Sainte-Suzanne présentait un aspect assez triste : l'exode rural avait fait partir les jeunes Suzannais vers les villes, la sauvegarde du paysage et du patrimoine étaient loin de constituer une priorité. La végétation avait envahi une bonne partie des remparts : d'énormes lierres s'accrochaient sur les murs et finissaient par les recouvrir entièrement, en faisant tomber régulièrement des pierres : beaucoup de lieux étaient à l'abandon. La population continuait à baisser (901 habitants en 1962, 888 en 1968, 853 en 1975 contre 1007 aujourd'hui).

Le château était privé et présentait aussi cet aspect d'abandon.

Débroussaillage de la cour du château. Au premier plan, Gérard et Jean-Pierre Morteveille en 1966.



Sainte-Suzanne après débroussaillage en 1967.

On voyait le toit à travers les poutres effondrées ; les fenêtres étaient cassées et les choucas construisaient dans les cheminées leurs énormes nids... Mais les remparts étaient toujours dans le même état. Le maire avait à nouveau signalé aux autorités compétentes départementales l'état très inquiétant des remparts complètement recouverts de végétation. Mais la réponse fut décevante : pas de crédits, donc pas de sauvetage... L'état du château et des remparts nécessitait d'obtenir l'accord préalable des propriétaires quant au débroussaillage nécessaire. Ce fut l'Association des Amis de Sainte-Suzanne qui accepta le risque financier. Le Conseil d'administration des « Amis » accepta de se jeter à l'eau et d'emprunter les 40 000 nécessaires...

Durant l'hiver 1965-66, la mairie avait fait appel à tous les bénévoles pour assurer un très gros débroussaillage un peu partout : cour et murs du château, poterne, le travail était énorme. C'est au total une quarantaine de personnes, dont beaucoup d'agriculteurs qui vinrent avec leurs outils, tracteurs, tronçonneuses, qui défrichèrent cet espace, chacun apportant son aide, y compris les enfants. Ces séances duraient la journée entière, et madame Raymonde Boiteau servait une « saucisse-purée » à chaque travailleur le midi. Tables et tréteaux installés dans la cour du château, braséros alimentés par les branchages, c'était l'écologie avant l'heure... M. le Curé, Fernand Renou, venait nous rendre visite sur la Poterne !

Certains qui ont participé à ces moments se sont retrouvés 45 ans plus tard, avec cette amitié intacte, dans la préparation des fêtes médiévales ou dans l'aménagement de l'enclos du jardin médiéval... *Gérard et Jean-Pierre Morteveille, Sainte-Suzanne (53)*



Le spectacle « Son et Lumière »

Gérard Morteveille encadrait des colonies de vacances dans un superbe lieu, le château de Puygirault : parc de 20 hectares longeant la rivière « l'Anglin ». Il avait organisé une fête, un soir, dans ce lieu magnifique, en costumant les enfants en

marquises et marquis ; les petits avaient joué, dansé, raconté, et les grandes filles avaient présenté, en invitant les habitants du village voisin, un spectacle de danse classique sur une terrasse du château, avec les moyens du bord (phares de voitures, projecteurs réalisés avec des boîtes de conserves de 5 Kg !...). Après le spectacle germa l'idée entre Gérard et ses moniteurs : « *Mais dis donc, à Sainte-Suzanne, il y a un château... On ne pourrait pas essayer de faire une fête ?* ».

A Sainte-Suzanne, quelques habitants (Jean-Baptiste Monnier, Maxime Létard...) et des amoureux du site (le baron Didelot, Raymond Lairot...) avaient fondé en décembre 1961 l'*Association des Amis de Sainte-Suzanne*, pour tenter de sauver et de faire connaître la cité. Et le 27 décembre 1964, le nouveau président des Amis de Sainte-Suzanne et du syndicat d'initiative, Louis Morteveille, réunissait les Suzannais au 1er étage de la mairie pour une « causerie » par le chanoine Jean Ravault sur l'histoire de Ste-Suzanne,

L'été 65 arrivait, avec ses étudiants et ses résidents secondaires, et le désir de moments festifs. Et nous repensons à l'éclairage du château de Puygirault : pourquoi ne pas tenter l'expérience dès cette année ? ...Beaucoup de soutien, déjà, de bénévoles Suzannais qui participent à ce projet.

Un soir, lors du week-end du 15 août 1965, essai des premiers éclairages. Des projecteurs modestes : quelques lampes « flood » de la caméra 8mm de Michel Morteveille. Vision fugace d'un décor nocturne, car c'est à ce moment qu'une pluie battante intervient, faisant exploser nos quelques ampoules. Retour rapide à la maison, complètement trempés.

Et voilà le grand soir, le samedi 21 août 1965 à 21 heures. Quelques 150 personnes osent braver les risques de pluie pour assister aux « *essais d'illuminations sonorisées* ». Les éclairages font découvrir aux spectateurs une vision nouvelle des ruines et une écoute attentive de notre histoire... *Gérard et J.-P. Morteveille.*



Les « Son et Lumière » suivants : 1966 et 1967

Dès lors, un enthousiasme effervescent va naître à Sainte-Suzanne. Il faut trouver des compétences de bon niveau : une monitrice qui faisait partie du « Ballet des Etudiants de Paris », dirigé par Nadia Sauvage, maîtresse de ballets à Versailles,

J. D. Barrier...



et une partie de l'équipe du Son et Lumière en 1966.

accepte de nous aider... C'est à la fin août que cette décision d'organiser un « Son et Lumière » en 1966 est prise entre Louis Morteveille et Maxime Létard. Le Chanoine donna l'adresse d'une fabrique de Lyon où il se fournissait en chasubles ; le tissu à prix de gros arriva et les couturières bénévoles suzannaises, menées par Denise Morteveille, avec Mme Cognée, Mme Bouëssel du Bourg, Mme Boiteau et Mme Chesnel en particulier, se mirent à l'ouvrage en s'inspirant de modèles de costumes authentiques, de même que la modiste (Mlle Rouzier) pour la

confection des chapeaux. Paul Gascoin, l'électricien, commanda câbles, projecteurs et haut-parleurs, montés dans des caisses en bois ; l'entreprise des Frères Moranne construisit les gradins et la cabine technique, installée au sommet du petit tertre près de la bergerie du château.

Les Amis de Sainte-Suzanne achetèrent un magnétophone Grundig 340 de très bonne qualité et, une fois le texte affiné, Gérard demanda à Jean-Jacques Le Goux de revenir durant toutes les vacances scolaires pour enregistrer la bande. Bernard Ligot, vétérinaire, accepta de créer chez lui, au rez-de-jardin, un studio d'enregistrement. Pour cela, nous récupérâmes des boîtes d'œufs et les dispositions sur les murs pour insonoriser. Aucun bruit parasite ne venait nous perturber !

Il nous fallut toutes les vacances, pour enregistrer deux bandes magnétiques parallèles, l'une pour le texte, l'autre pour la musique.. Une fois, Gérard, principal narrateur, dut recommencer 42 fois le même passage, à cause d'une phrase difficile qui comportait beaucoup trop de « r », et dont les sonorités étaient désagréables. Il réécrivit la phrase, et attendit le lendemain pour être moins énervé !

Durant l'hiver, madame Lemaître, directrice du groupe « La Gouline Sarthoise », nous apprit les danses du Maine, madame Nadia Sauvage, les danses Renaissance, pavanés et branle. Madame Rousseau, de Laval, nous apprit « La danse à la torche » du XV^e siècle.

Puis les répétitions se firent de jour dans la cour du château, puis de nuit. Il fallait 115 personnes au total pour faire vivre ce spectacle : 75 acteurs bénévoles + machinistes, habilleuses, guichetiers, placeurs, pompiers. Il fallut plus de trente répétitions pour la danse à la torche. Chacun fut un peu fébrile le premier soir : les gradins montés, les chaises disposées, chaque figurant à sa place, Paul Gascoin, Gérard Morteveille et Bernard Ligot dans la cabine technique... Nous attendions tous les premières phrases, que nous connaissons encore par cœur. Nous avions en moyenne de 400 à 1 000 spectateurs à chaque séance. Le spectacle durait 90 minutes. Les recettes avaient permis de combler les dépenses, mais sans plus. Nous avions un capital matériel : câbles, gradins, projecteurs et costumes qui pourraient servir à nouveau.

Gérard et Jean-Pierre Morteveille.



Le petit poste et Radio Mayenne

16 juin 1980, c'est une révolution pour la Mayenne et pour la Charnie. Pour la première fois existe un médium complètement et exclusivement consacré au département. Un département constitué de morceaux des anciens Maine, Anjou, Normandie et Bretagne qui va se découvrir une identité.

L'arrivée de Radio Mayenne se traduit différemment selon qu'on est rural ou citadin. A la campagne c'est la ruée vers les petits postes, ceux qui reçoivent la FM. Et il n'est pas rare d'entendre dans les magasins « Je voudrais le poste de Radio Mayenne. » En ville c'est les bistrotts qui écoutent en permanence, et c'est là que se retrouvent à certaines heures les jeunes pour écouter les programmes qui leur sont destinés.

La radio, écrit L'Express du 27 décembre 1980, est orga-



Les ancêtres du petit poste sont tout ouïe en écoutant Bernard Christin, l'animateur de France Bleu Mayenne.

nisée dans son ensemble comme une radio nationale ou périphérique. La météo par exemple est diffusée chaque matin à 7h40 mais au lieu d'un bulletin de Météo France, c'est un agriculteur Marcel Gibon (alias Papy Météo) qui prédit le temps depuis sa ferme : *Le vent est haut, inutile d'aller faucher ou encore : C'est la lune rousse, il peut encore geler.*

On y retrouve aussi tout ceux qui font le département du plus petit au plus grand. Et c'est d'ailleurs là, l'idée force de Daniel Hamelin, son fondateur, faire parler ceux qui sont la Mayenne. Et dans les années 80 l'agriculture est encore le secteur d'activités le plus important. Ce qui vaudra à la radio des surnoms peu flatteurs, radio salle de traite, radio tracteur, radio fumier... Ce qui fait sourire car un des animateurs de cette équipe est aujourd'hui rédacteur en chef du plus parisien des magazines people !! Radio Mayenne est devenue Radio France Mayenne puis France Bleu Mayenne et aujourd'hui sa petite sœur commence à ...babiller. France Bleu Maine est née dans la Sarthe le 1^{er} juin 2010.

Bernard Christin, Sainte-Suzanne (53).



Il a fallu faire des réunions et obtenir au moins cent signatures

Je suis revenu à Sainte Suzanne en 1992. En 95, quand je suis entré à l'office de tourisme, je me suis aperçu que l'hôtesse avait du mal à se servir d'un ordinateur. A l'époque c'était Word 2.0. On se rencontrait souvent avec Gérard Negro et on s'est dit qu'il faudrait faire

quelque chose pour montrer aux personnes, car il y avait un manque. L'idée a mûri doucement et on aurait été les premiers à créer un atelier informatique en Mayenne, on se battait pour ça, mais malheureusement à l'époque ce n'était pas facile de faire quelque chose localement. On a donc attendu et dans l'intervalle Château-Gontier, avec M. Arthuis, a mis en place tout de suite les cours soutenus par la communauté de communes, mais c'est nous qui avons commencé.

On a véritablement démarré aussitôt après l'élection municipale, quand M. Dutertre est arrivé. On s'en est expliqué avec Jean-Yves Dufour premier adjoint à l'époque et ensuite au conseil municipal, où ça a marché. C'était donc en 2001, il y a dix ans, qu'on a pu répondre à un besoin pour la population.

On a fait une annonce dans Ouest-France, au hasard. Au début on nous a laissé la salle du conseil à l'époque située à l'étage de la mairie. On venait le vendredi soir, généralement, le lendemain, les personnes ne travaillent pas, maintenant c'est un peu différent. J'avais amené deux ou trois PC que j'avais installés sur une table puis on a attendu. À dix-neuf heures, six personnes sont arrivées. Le vendredi d'après il y avait encore plus de monde. J'ai été obligé de rajouter des PC. Les premiers étaient à moi puis par la suite on en a récupéré auprès de gens qui les donnaient.

Les gens venaient de Soulgé-sur-Ouette, beaucoup d'Evron, Saint-Jean-sur-Erve, Sainte-Suzanne, Chammes, on avait toute la communauté de communes d'Erve et Charnie. Mais nous n'étions que deux à montrer et ce n'était pas évident. Les gens étaient des débutants mais ils étaient un peu plus doués que ceux de maintenant. Ça peut paraître un peu bizarre, mais ils étaient plus jeunes à l'époque. Il y avait aussi de vraies secrétaires, à la limite plus douées que moi pour le clavier, mais elles avaient besoin d'apprendre quelque chose. Maintenant les gens sont plus âgés, ce sont souvent des retraités. Ils ont un peu plus de mal et n'ont jamais touché un clavier. Ce qu'ils veulent surtout, c'est entrer en contact avec leurs familles par Internet. Ce n'est pas la peine d'approfondir, il s'agit simplement d'apprendre les bases : comment faire en arrivant, où on clique, c'est plus l'Internet que l'informatique.

Puis on est passé de la mairie, où on était bien et mal parce qu'il fallait démonter à chaque fois le matériel - il y avait souvent des réunions de conseil le vendredi -, à d'autres locaux. Tout d'abord à la salle des Coëvrons, là où il y a la musique, mais là non plus ce n'était pas évident avec les horaires des répétitions. On a alors déménagé à la salle des pompiers, mais là, pas de sécurité, il fallait encore démonter tout.

Enfin avec la nouvelle municipalité, il y a trois ans, on a ré-



L'atelier informatique et numérique de Sainte-Suzanne.

La première séance

vendredi 17 janvier 2003.

Les stagiaires et au premier plan, de G. à D. :

Gérard Negro, secrétaire,

Bernard Huchedé, président,

Alain Riandière, trésorier.

Photo Ouest-France.

cupéré la salle de la poste où l'on est très bien. Plus besoin de démonter. Les murs sont peints en blanc ce qui permet d'utiliser le vidéo projecteur pour montrer comment on manipule. C'est très intéressant pour les débutants.

Pour les subventions, la mairie nous a beaucoup aidés. Après on a eu le problème du caméscope que l'on voulait s'acheter puisque nous nous appelons atelier informatique et numérique. Nous voulions retracer toute l'histoire qui se passait ici, à Sainte Suzanne, pour la garder sous cassette, en faire des DVD plus tard et les repasser. Mais un caméscope coûte très cher et nous avons demandé une subvention à la communauté de communes qui l'a refusé. Nous pouvions prêter le caméscope à des personnes sérieuses dans toute la communauté de commune qui en feraient la demande, mais ça n'a pas été compris comme ça. Le problème c'est que les subventions on ne peut pas les défendre personnellement. C'est encore une fois la mairie de Sainte-Suzanne qui nous a suivis, comme toujours. On a des cassettes qui ont été prises en continu, après il y a tout le montage à faire.

Cette passion pour l'informatique, ça m'est venu en 81. Après une formation de base de traceur en chaudronnerie à Metz, je suis allé à Tours en 86 pour aller apprendre à tracer avec un ordinateur. À l'époque les ordinateurs étaient en anglais et le langage de programmation était le fameux Basic. C'était une chance de commencer par la programmation, parce que c'est une logique. Petit à petit, j'ai acheté des bouquins et réussi à faire des petits programmes. Après je suis parti à Château-du-Loir pour les machines-outils à commande numérique. Enfin j'ai fait informatique industrielle au Mans. À partir de là je savais comment ça fonctionne à l'intérieur et les applications que l'on peut faire.

Une autre étape a été pour avoir l'ADSL. Il a fallu faire des réunions et obtenir au moins cent signatures. J'avais appelé le maire de Chammes pour savoir s'il voulait récolter les signatures et se joindre à nous. Il n'y a pas eu de problème. Maintenant c'est pour la fibre optique qu'il va falloir se battre. Elle n'est prévue que pour Laval, Mayenne et Château-Gontier alors que dans des zones touristiques on a justement besoin d'images et de vidéos. A Sainte-Suzanne on devrait l'avoir en premier, il n'y a pas besoin de refaire les rues, le passage des câbles est prévu. Tout partirait de la poste. Pourquoi nous a-t-on mis l'ADSL et pas la fibre au départ, sachant que de toute façon on va y arriver, même si on met dix ou quinze ans ? Le prix bien sûr ! **Bernard Huchedé, Sainte-Suzanne, (53).**

Les arbres et la charité : la plantation des arbres est un geste avec des conséquences directes pour les peuples pauvres.



Est-ce qu'on peut trouver un lien entre les arbres et la charité ?

La définition de la charité en termes de théologie parle du *soulagement des pauvres de la paroisse*. De nos jours, heureusement, les cas de besoin extrême dans nos paroisses sont assez rares et il existe dans notre société les infrastructures et associations qui œuvrent pour aider les citoyens en difficulté. Il serait intéressant de fouiller dans les archives des paroisses à la recherche des références aux arbres dans le contexte de la charité. Plus généralement la charité veut dire : vouloir le bien d'autrui, offrir de l'aide ou porter secours à autrui et on peut

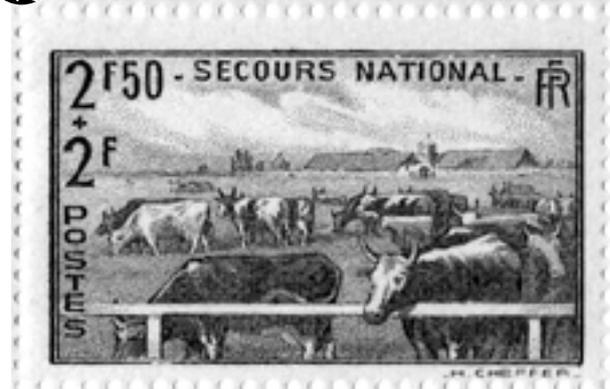
citer aujourd'hui les exemples à travers les arbres. Nous, dans le pays de la Charnie ne manquons pas d'arbres. Ils sont un élément prédominant du paysage, mais il ne faut pas oublier que même la Charnie a été surexploitée auparavant et qu'au niveau mondial la destruction des forêts s'accélère avec les conséquences pour la planète et ses peuples. Cependant nos moyens de communication globale nous permettent de nous informer et d'agir à grande échelle. Les arbres du vingt-et-unième siècle sont un moyen de répondre aux différents besoins des millions d'habitants de notre monde.

Les paysans de Bihâr en Inde sont encouragés à planter dix manguiers à la naissance de chaque fille. Les revenus de ces arbres assurent sa dot. Cette mesure aide les parents pauvres à garder leurs filles dans une société où l'infanticide des filles persiste toujours. Les arbres figurent dans d'autres programmes d'aide également. La plantation des arbres est un geste avec des conséquences directes pour les peuples pauvres. La professeur Wangari Maathi, qui a reçu le Prix Nobel de la Paix en 2004, raconte comment, depuis son enfance dans un village au Kenya, les terres sont dégradées par le déboisement et que grâce à son initiative de planter des arbres la fertilité est restituée, l'économie locale est relancée et la qualité de vie des villageois est améliorée. Madame Maathi constate que *notre travail est une réponse locale à un problème local*. Par la suite, cette défenseur de l'environnement, des droits de l'homme et surtout des femmes d'Afrique a lancé son Green Belt Movement, en français, le Mouvement pour les Trames Vertes. Ce projet réunit les associations, les entreprises, les écoles et tous les autres intéressés dans un effort commun pour combattre la pauvreté et la désertification des terres par l'érosion. Depuis 1977, trente millions d'arbres ont été ainsi plantés dans douze pays d'Afrique.

Le point d'orgue du travail de madame Maathi est *The Billion Tree Campaign*, Campagne pour un milliard d'Arbres, lancé par UNEP, United Nations Environment Programme avec le défi de planter 13 000 000 000 d'arbres dans le monde entier par les différents partenaires et bénévoles qui s'inscrivent au projet et qui fournissent, plantent et assurent l'entretien des arbres. Cette action de solidarité est l'expression d'une volonté d'aider les communautés rurales à long terme et de lutter contre la faim qui touche actuellement 925 millions de personnes dans le monde.

Judith Davis, Blandouet (53)

La météo de la Charnie



Le bétail.

En matière de météo, il y a les prévisions, les commentaires... et la réalité chiffrée.

Celle que nous renvoie une nouvelle fois Mickaël Chauveau à partir des relevés faits à sa ferme des Mottais, à Blandouet, parle d'elle-même.

	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011
janvier	125	25	132	44	73	142	49	60	36	80	117	57	67
février	65	80	67	81	44	5	10	47	82	82	30	61	55
mars	30	40	170	68	23	46	20	102,5	68	90	31	51	23
avril	126	70	88	13	22	51	55	18	12	70	63	15	11
mai	43	90	36	66	77	41	66	63,5	107	52	42	33	8,5
TOTAL	389	305	493	272	239	285	200	291	305	374	283	217	164,5

La philatélie rejoint les Ateliers d'histoire de la Charnie.

L'administration des Postes a participé à l'action sociale à travers les timbres

Dans son édition de juin 2008 le petit babillard illustré faisait appel à des philatélistes pour créer la rubrique philatélique des Ateliers d'histoire de la Charnie. Lors d'une pause lors de la réfection du mur du jardin médiéval, Frédéric Baudry m'a convaincu de rentrer dans

l'équipe rédactionnelle et, sans être un collectionneur averti, je me suis toujours intéressé aux timbres, ce qui m'a servi de base pour quelques expositions organisées par le passé, et c'est avec plaisir que j'ai accepté sa proposition.

Depuis mon arrivée à Sainte-Suzanne, j'ai

remarqué le lien qui existe entre cette commune et La Poste et c'est tout naturellement que la section philatéliste a été créée à Médiéville 53. L'alliance entre la cité médiévale et le service du courrier remonte à la fin du XVIème siècle lorsque le Roi Henri IV autorise le contrôleur général des Postes à ouvrir son service au transport des missives privées. Le Roi Louis XI avait créé un réseau de relais pour les chevaucheurs royaux transportant les missives officielles. En mettant ce réseau au service des citoyens, Guillaume Fouquet de la Varenne crée la première poste d'État mise à la disposition du public. C'est également lui qui achètera la baronnie de Sainte-Suzanne en 1604 et y fera reconstruire le château dont nous pouvons admirer maintenant le logis entièrement rénové.

La journée annuelle du timbre organisée dans chaque département par les clubs philatéliques locaux s'est tenue pour la Mayenne à Sainte-Suzanne en février 2010. Médiéville 53 prépare actuellement son troisième souvenir philatélique (timbre personnalisé, cachet à date et carte postale) à l'occasion des Médiévales les 9 et 10 juillet 2011. La Poste d'Évron et le Club philatélique lavallois participent à nos côtés lors de ces événements.

L'administration des Postes a participé à l'action sociale à travers les timbres. A partir de 1848 les tarifs postaux sont simplifiés, les taxes postales basées sur la distance parcourue par les lettres sont supprimées. Cet événement est à l'origine du timbre-poste. Il faudra attendre la première guerre mondiale, le 18 août 1914 pour que soit émis par l'administration des Postes un premier timbre

à surcharge dans la série de la semeuse. Ce timbre voit le jour grâce à un décret de Raymond Poincaré d'une valeur de 10c avec une surtaxe de 5c écrite en rouge dont le profit sera reversé à la Croix Rouge pour venir en aide aux blessés. C'est en quelque sorte le premier timbre à caractère social qui est émis par le service des Postes.

Comme vous venez de le lire, les services de la Poste et le ministère auquel il a été rattaché dans les différentes périodes politiques de son existence a eu un rôle d'aide sociale et particulièrement pendant les deux guerres mondiales et les années qui les ont suivies. Les fonds récoltés par les surtaxes successives sur les timbres thématiques puis sur les timbres d'utilisation courante étaient redistribués aux différents comités et associations telles que l'Entraide française, la propagande sanitaire, le Comité de défense contre la tuberculose, l'Institut Pasteur pour le BCG, la lutte contre le cancer, les œuvres sociales de l'Air et les œuvres de la Marine, les Anciens combattants et victimes de guerre. En 1940, la Société de secours aux blessés militaires, l'association des Dames françaises et l'Union des femmes de France ont fusionné pour créer la Croix Rouge française auquel se joindra, quelques années après, l'Entraide française. Dès 1949, une série de deux timbres surtaxés sera consacrée à la Croix Rouge française (un seul depuis 1984) en plus de la série annuelle des célébrités instaurée en 1943.

Gérard Porquet, Sainte-Suzanne (53)



Timbre Fouquet de la Varenne.

Parquet ou chaumière ?



Un parquet à Chemiré.

Comment disait-on, dans votre commune, pour désigner ces abris d'un jour, ou plutôt d'un soir, d'une nuit, qui ont vu danser tant de couples enlacés, se rajeunir des amours anciennes ou se nouer des amours naissantes ? Premiers chapiteaux aussi pour des orchestres en herbe ou pour de vieux routiers de bals. Gérard Morteveille recherche des photos (d'intérieur ou d'extérieur) de parquets

de danses ou de chaumières pour la réalisation d'un document anniversaire de l'association des Amis de Sainte-Suzanne. Organisateur de bal, musicien ou danseur d'hier et d'aujourd'hui encore, merci d'aider Gérard en nous envoyant vos photos, sans oublier d'y joindre vos souvenirs !

Ateliers d'histoire de la Charnie,
chez Marie Nédélec, 5 place Adam Becker, 53270 Blandouet
ou ateliersdelacharnie@free.fr

Du facteur à la web-télé

Un autre journal pour plonger dans le passé et un lien pour construire l'avenir !



Les facteurs d'hier.

Suite du récit : la vie et les travaux dans les fermes dans les années 50/60

Puis, arrivait le moment des labours de printemps pour semer l'orge et planter choux et betteraves. Le fumier que nous chargions manuellement, avec une fourche à quatre doigts dans un tombereau tiré par deux juments, avait été emmené dans les champs. Il était déposé par petits tas ou par cordons équidistants, ensuite égaillé et émietté en le projetant fortement de part et d'autre avec une fourche.

Entre temps, nous avions bêché le jardin potager (vers la mi mars environ). Le fumier de cheval y était réservé, et était intégré au sol au fur et à mesure du bêchage. Dès les premiers soleils, la patronne de la ferme dont le jardin était 'sa chasse gardée' commençait les semis. D'abord plusieurs planches de betteraves et choux fourragers pour replanter dans les champs.

Les labours terminés, la terre était préparée, l'orge semée, puis venait le moment de planter les choux et betteraves 'vers la mi-mai'. Sur un sol bien ameubli, et roulé pour le rendre bien plat, nous tracions dans les deux sens des lignes parallèles tous les 50cm environ avec un « traçoir » muni de trois griffes en bois. Les plants de betteraves étaient prélevés dans le jardin, une personne les chargeait dans un panier, et les distribuait à chaque intersection, où deux autres personnes à l'aide d'un plantoir ou d'une petite houe, les mettaient en terre. Il s'agissait d'ouvrir un trou, d'y introduire les racines et de donner un coup de talon au pied pour aider la reprise. Ce travail était pénible, car il fallait être courbé tout le temps.

Quand nous avions du temps disponible entre les travaux habituels, nous coupions le bois en bûches pour la cuisinière ou la cheminée, avec une scie circulaire et le rentrions à l'abri.

La suppression débutante de certaines haies, obligeait à l'abattage d'arbres de gros diamètre, que nous coupions à l'aide d'une scie passe-partout, appelée godendar, munie d'un manche vertical à chaque extrémité, que nous tirions de part et d'autre en émettant un sifflement régulier. Ces billes de bois étaient coupées en longueur d'un mètre, et ensuite fendues en morceaux suffisamment petits pour pouvoir être chargés par une personne. Pour cela nous utilisions des coins d'acier (souvent fabriqués avec de vieilles barres de brabant) et une masse ou un merlin. Quelquefois, certaines billes récalcitrantes étaient éclatées avec de la poudre noire et une mèche lente (mines). Ce travail était assez dur mais avait l'avantage de nous réchauffer certains jours.

Vers la fin mai, nous commençons à faucher les premiers foins. D'abord la luzerne réservée pour les vaches laitières, puis le trèfle pour les juments. Après avoir vérifié le bon fonctionnement du matériel, affûté les scies etc....., nous attelions deux juments sur la faucheuse. En tournant autour du champ, le foin était sectionné à la base sur 1m50 de large environ à chaque passage. Nous le laissions ainsi au soleil une journée avant de le faner. Le fanage se faisait avec une machine appelée 'faneuse' tirée par une jument. Cette machine était équipée d'un arbre en forme de vilebrequin, entraîné par un système de chaîne et de pignons, donnant à chaque rotation un mouvement de montée et de descente à des fourches,



L'affiche TV Mayenne.



Une personne montait dans la charrette pour placer les fourchées de foin que deux autres lui envoyaient.

qui au passage sur le sol soulevaient et retournaient le foin.

Quand nous jugions ce foin suffisamment sec, nous le mettions en andains (nous disions en rondes). Avec une râteleuse, sorte de grand râteau également tiré par une jument muni de dents en demi cercle, que l'on déclenchait à l'aide d'une pédale depuis le siège de *pilotage*. Ainsi les dents se relevaient et laissaient tomber le foin qu'elles avaient amassé à des distances régulières.

Aussitôt d'autres personnes mettaient en petits tas (appelés *buttiaux* ¹⁾ à l'aide d'une fourche ce foin *arrondi*. Le but de cette opération était une précaution en cas de pluie, et surtout d'en faciliter le ramassage, un *buttiiau* correspondant à une fourchée. Le ramassage se faisait avec une charrette munie d'échelons, mue par une jument. Une personne montait dans la charrette pour placer les fourchées de foin que deux autres lui envoyaient. La charrette remplie, nous allions la vider dans les greniers au dessus des étables ou dans les hangars prévus à cet effet. Cela s'appelait engranger. Une personne reprenait les fourchées de foins et les adressait à une autre placée à la porte du grenier (nous appelions cela *déboîter*) qui les envoyait sur les tas formés par travée entres les fermes de la charpente, à deux autres personnes qui plaçaient les fourchées jusque sous la couverture (des sablières au faîtage) en foulant le foin au maximum. Parfois quand l'état de déshydratation du foin était douteux, nous épandions à chaque couche du gros sel, pour éviter l'échauffement et le risque d'incendie. Le foulage était souvent assuré par les plus jeunes ou par les femmes. Cette tâche était assez pénible car en plein été sous une couverture de tuiles ou d'ardoises, il y faisait très chaud, en plus la poussière vous collant sur la peau en sueur, imaginons le résultat, malgré tout, cela se faisait dans la bonne humeur.

Voilà, nous arrivons ainsi à la fin juin et la boucle est bouclée, mais dans mon récit qui de toute façon ne saurait être exhaustif, je ne peux omettre de parler de ces petites choses qui assuraient en grande partie les besoins en nourriture de la ferme.

Roger Rivière, Hédé (35).

¹Buttiaux : Foin mis en tas formant une petite butte (prononcer buttio).

La boucle est bouclée mais l'histoire continue, rendez-vous avec Roger Rivière dans le prochain numéro !

La rubrique-à-brac

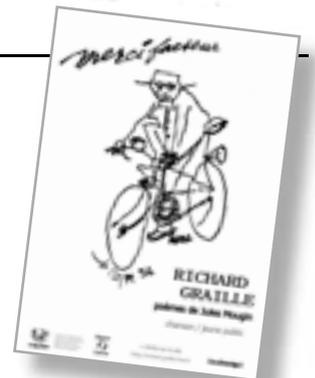
Des lettres manuscrites (d'hier ?) que le facteur déposait dans notre boîte aux lettres et que l'on rangeait soigneusement dans nos affaires aux mêls, textos et autres courriels qui inondent nos messageries, deux petits chants, une affiche bien sympa et aussi un dessin, bien inspiré, de Laurène Nédélec, tout droit sortis de notre dernière après-midi photos-souvenirs sur le thème de la communication d'hier à aujourd'hui en Charnie. A vous de deviner les mélodies et de nous transmettre vos résultats... Et en attendant le prochain numéro, un petit moment de poésie.



Dessin de Laurène Nédélec.

V'là l'facteur

*C'est une lettre de grand-mère
écrite très soigneusement
Elle est toujours solide et fière
Malgré ses quatre-vingt-dix ans
Elle m'attend pour les vacances
Quelle joie d'aller la revoir
Cela sera ma récompense
D'avoir bien fait tous mes devoirs*



Chanson apprise quand elle était petite à l'école par Martine Letourneur-Guittet... institutrice à la retraite !

L'informatique

***Depuis que j'fais d'informatique
Je n'ai plus que des embêtements
Ah mon dieu quelle gymnastique
C'est pas tous les jours très marrant
Mais attendez que j'vous explique
Tout ce qui cause mon tourment :***

<i>J'ai le Mac</i>	<i>qu'est patraque</i>
<i>Le PC</i>	<i>déglingué</i>
<i>Le Pentium</i>	<i>sans calcium</i>
<i>J'ai l'écran</i>	<i>qu'est tout blanc</i>
<i>L'disque dur</i>	<i>pas bien dur</i>
<i>Le clavier</i>	<i>tout bloqué</i>
<i>Le modem</i>	<i>qu'a la flemme</i>
<i>L'imprimante</i>	<i>bien trop lente,</i>
<i>Les cartouches</i>	<i>qui se touchent</i>
<i>Et les buses</i>	<i>qui abusent</i>
<i>Les polices</i>	<i>qui pâlisent</i>

***Depuis que j'fais d'informatique
Je n'ai plus que des embêtements***

**Ah mon dieu quelle gymnastique
C'est pas tous les jours très marrant
Mais attendez que j'vous explique
Tout ce qui cause mon tourment :**

L'dvd	fatigué
Le scanner	qu'a ses nerfs
L'menu pomme	dans les pommes
L'cd rom	c'est tout comme
La mémoire	sans espoir
Les options	en option
La souris	rabougrie
Le mulot	qu'est trop gros

**Ah mon dieu qu'est palpitant
Toute cette informatique
Ah mon dieu qu'est palpitant
Mais qu'est-ce qu'on perd comme temps.**

**Comme j'ai un bug dans le système
J'téléphone au réparateur
Y'me demande quel est l problème
Je vous écoute j'ai un quart d'heure
J'lui dis soyez pas si pressé
Et laissez moi vous expliquer :**

J'ai l'e-mail	qui s'emmêle
Les circuits	qui sont cuits
L'raccourci	riquiriqui
J'ai l'index	qu'est perplexe
Les pixels	en rondelle
L'USB	constipé

Ah mon dieu...

**J'ai invité la belle Suzanne
L'autre jour au cybercafé
Elle m'a dit : « j'préfère ta bécane
Allons chez toi fais moi surfer ! »
Hélas ma machine est en panne
Que j'lui réponds, j'suis désolé :**

En plus d'ça,	j'vous l'cache pas
J'ai aussi,	quel souci
Les octets	pas très frais
Les virus	plein d'tonus
Les majuscules	qui s'bousculent
Les minuscules	qui copulent
Le Windows	qu'est morose
Les programmes,	c'est un drame
Et la puce	en lotus
Le cordon	en tire-bouchon
L'MS DOS	qu'a des bosses
Les menus	mal foutus
Le logi-ciel	mon mari !
Et l'audio	qu'est idiot
La carte son	qu'est marron
La couleur	quelle horreur
Les fenêtres	qui s'pénètrent
Les symboles	qui s'affolent
Le système	bien trop blême
Le réseau	qui prend l'eau
Et du coup,	voyez vous
Il vaut mieux	qu'vous partiez
Car je sens,	c'est navrant
J'peux plus rien	maîtriser !...

**Ah mon dieu qu'est affolant
Toute cette informatique
Ah mon dieu qu'est affolant
Mais qu'est-ce qu'on ferait sans ?**



*Sainte-Suzanne,
le plus beau châtelet.*

Céline m'a dit...

Petite, n'oublie pas...
Quitte un peu Blandouët ;
Viviers t'accueille, tes aïeux du village y dorment,
Ils sont autant dans ton cœur,
Comme ceux de Chemiré et de Saint-Denis-d'Orques,
Tends l'oreille, entends le roulis des charrettes
Portant le bois aux forges de Moncor et de La Cosnuère
Ecoute les haches et les scies des forestiers et des brûleurs de bois,
Imprègne-toi du silence d'Etival et Saint-Nicolas,
Vois les clochers émergeant des laies peu à peu élargies,
Cherche les châtelets dont le plus beau demeure Sainte-Suzanne,
Les dominant tous au cœur de notre belle forêt de Charmie
Qu'il faut désormais protéger de l'appât des exploitants modernes...
Petite n'oublie pas...

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi (78)

*Auguste et Renée Glassier applaudissant
lors du repas des Anciens - 7 nov. 2010.*



Le maréchal-ferrant poursuit son voyage

*On a vécu toute une vie sans le savoir, c'est peut-être un peu tard maintenant** Voilà ce que disait Auguste Glassier, à l'issue d'une des premières veillées des Ateliers d'histoire de Blandouët, avant de devenir ceux de la Charmie. Façon d'exprimer combien le récit et le partage des souvenirs étaient important à ses yeux. Auguste, le forgeron, n'est plus. Il s'est éteint à Soulgé-sur-Ouette. Son épouse, Renée, ne pourra pas lui apporter ce dernier numéro

du petit Babillard illustré à la maison de retraite Edouard Bozée, à deux pas du garage où Roger Melot, le maire de Blandouët à l'époque, était venu le chercher pour reprendre l'atelier de Félix Marteau, le maréchal-ferrant. Il y tenait pourtant Auguste, à ce journal qui lui doit beaucoup. Cheville ouvrière du n82, consacré à l'équipe de foot l'étoile sportive de Blandouët dont il fut un des fondateurs, il fut aussi avec Félix Marteau, le premier à transmettre ses souvenirs. Et des souvenirs, ce voyageur, comme il disait parlant de lui, il en avait plein sa remorque en revenant de tournées dans la Beauce ou dans d'autres régions céréalières à la recherche de bon matériel d'occasion. Forger des liens, c'était son second métier et l'esprit de clochers l'a toujours animé. L'étoile sportive le reflétait bien. Sur la trentaine de joueurs et de dirigeants qu'elle comptait, seuls cinq étaient du village, dont ses fils. Les autres venaient de tous les coins de la Charmie sarthoise et mayennaise. C'était sa joie, tout comme les exploits du stade rennais, son équipe fétiche. Elle est loin l'époque où, le temps d'une pause, avec ses fils, avec Charlie et Gilbert, ses fidèles ouvriers, il tapait dans le ballon sur le bord de la route devant la porte en bois de la vieille remise qui servait de but. Samedi dernier, le 18 juin, tu as répondu à un autre appel, venu d'en haut. Tu poursuis donc ton voyage et le paradis ne doit plus être loin pour le croyant que tu étais. Les ateliers d'histoire de la Charmie sont tristes. Nous ne pouvons que te dire notre gratitude et à ton épouse et à ta famille, notre sympathie. Pour sûr, saint Pierre sera soulagé de te voir arriver, au cas où il faudrait réparer les gonds des portes du Ciel, mais tu vas nous manquer. **F. B.**